LA PETITE VILLE,

COMÉDIE.

EN QUATRE ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois par les Comédiens de l'Odéon, sur le théâtre de la rue de Louvois, le 19 Floréal an 9.

PAR L. B. PICARD.

J'approche d'une petite Ville, & je suis déja sur une hauteur d'où je la découvre..... Je me récrie & je dis ; Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel & dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la Ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent ; j'en veux sortir.

(*La Bruyère, chap. V.*)

A PARIS,

Chez { HUET, Libraire, rue Vivienne, N°. 8
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN IX (1801.)

65906

Personnages.		*Acteurs.*
DESROCHES, jeune parisien,		Cens *Barbier.*
DELILLE, son ami,		*Vigni.*
DUBOIS, leur valet,		*Picard cadet.*
François RIFLARD,	habitans de la petite Ville.	*Clauzel.*
Paul VERNON,		*Picard.*
Mme SENNEVILLE,		Mlle *Molière.*
Mme GUIBERT,		Mad. *Molé.*
Nina VERNON, sœur de Vernon,		Mlle *Clément.*
FLORE, fille de madame Guibert.		Mlle *Adeline.*
Mme BELMONT, jeune veuve, cousine de Delille,		Mme *Delille.*
CHAMPAGNE, valet de Mad. Belmont,		*Walville.*
FRANÇOIS, valet de Mme Guibert,		*Armand.*

La scène est aux portes et dans l'intérieur d'une petite Ville.

LA PETITE VILLE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une jolie Campagne ; on voit au fond, la petite Ville.

SCENE PREMIERE.

DESROCHES, DELILLE.

DUBOIS (*dans la coulisse.*)

Mais ce n'eſt pas ma faute ; moi je dormais sur mon cheval.

DESROCHES (*entrant en ſcène fort en colère.*)

Tu dormais ! Eſt-ce qu'un poſtillon doit dormir ? Voyez un peu, ſur une route auſſi belle, verſer, briſer une roue !

DELILLE (*entrant en ſcène.*)

Allons, ne voilà-t-il pas un grand malheur ; tu n'es pas bleſſé.

DESROCHES.

Il vaudrait mieux que je fuſſe bleſſé.

SCENE II.

Les précédens, DUBOIS.

DUBOIS, (*entrant en ſcène.*)

Ce n'eſt rien, monſieur, rien du tout ; une roue caſſée, l'eſſieu rompu, voilà tout. Je cours chez le premier charron. Dans deux ou trois petites heures, nous nous remettrons en route. (*Il ſort.*)

SCENE III.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Dans trois heures !

DELILLE.

Parbleu, c'eſt un accident qui ne pouvait arriver plus à propos. Nous voici aux portes de cette petite Ville dont je t'ai parlé. Nous avons des lettres pour pluſieurs de ſes habitans. Nous ne comptions pas nous en ſervir : nous leur demanderons à dîner.

DESROCHES.

Oh, ſans doute, nous perdrons là une journée toute entière. Tu vois les choſes avec une tranquillité ! Si tu étais auſſi preſſé que moi de t'éloigner de ce maudit Paris ; tu ſentirais combien le moindre retard eſt inſupportable, combien je dois être furieux. (*Examinant la campagne avec ſes lunettes.*) Eh mais, autant que j'en puis juger avec ma vue baſſe, voilà un aſſez joli endroit.

DELILLE.

Ne te l'avais-je pas dit ! Vois-tu cette petite Ville ſituée à mi-côte ?

DESROCHES.

On la dirait peinte sur le penchant de la colline.

DELILLE.

Et cette rivière qui baigne ses murs ?

DESROCHES.

Et qui coule ensuite dans cette belle prairie.

DELILLE.

Et cette épaisse forêt qui la couvre des vents froids & de l'aquilon ?

DESROCHES.

La nature semble avoir pris plaisir à embellir, à protéger cette petite Ville : c'est peut-être là que se trouve le bonheur.

DELILLE.

Bon, ne voilà-t-il pas l'enthousiasme qui te prend ! En vérité, mon pauvre ami, tu es un singulier original ; la moindre contrariété te met en fureur ; & aussi prompt à te calmer qu'à t'emporter, tu t'enflammes pour le premier objet !

DESROCHES.

J'ai eu tort, n'est-ce pas, de rompre sur-le champ mon hymen avec ta chère cousine, cette veuve ingrate, madame Belmont, que je m'en veux d'aimer encore, de fuir pour m'arracher à cet indigne amour !

DELILLE.

Ce ne serait pas le premier tort que tu aurais eu.

DESROCHES.

Non, je ne l'ai pas vue, dans cette fête que j'ai eu la sottise de lui donner la veille du jour arrêté pour notre contrat, accueillir, traiter familièrement un inconnu, un jeune officier. Je ne l'ai pas surprise en grande conversation tête à tête avec ce même jeune homme.

DELILLE.

Je ne vois là que des apparences qui peuvent être trompeuses. Fortune, beauté, excellent caractère, ma cousine réunit tout, & tu pars comme un fou, sans rien approfondir, sans lui demander quel était ce jeune militaire.

DESROCHES.

C'est que j'étais éclairé par mes premières aventures. Des intrigans, des fripons, des joueurs, des coquettes & des prudes, voilà ce Paris que j'abandonne, & loin duquel je veux aller chercher les vertus & le bonheur.

DELILLE.

Si tu cours après ces objets, tu voyageras long-tems. Non que je prétende qu'il n'existent nulle part ; mais tu changes de façon de penser avec tant de rapidité. Ce qui te plaît aujourd'hui, à coup sûr demain sera l'objet de ta satire. Jeune, riche, maître de tes actions, tu étais né pour être heureux avec cette chère parente, que je me plais à ne pas croire aussi coupable. Je t'ai vu admirateur de Paris, étonné qu'on pût le quitter un instant, & maintenant tu voyages sans autre but que de t'en éloigner. Tu pars sans dire adieu à tes amis ; tu me proposes de te suivre, je t'accompagne, mais sans jurer, comme toi, de ne plus revoir ce Paris où j'ai été trompé comme un autre, où j'ai rencontré

aussi des fourbes & des coquettes, mais contre lequel je n'ai pas pris d'humeur pour cela, parce que je sais qu'il y en a par-tout comme à Paris.

DESROCHES.

Oh ! c'est un peu fort. Ecoute : je ne veux pas m'ériger en défenseur langoureux des plaisirs & de la vie champêtre ; mais, par exemple, dans cette petite Ville, dont nous admirions tout-à-l'heure la situation pittoresque, comment peux-tu croire qu'il y ait autant de corruption, autant d'intrigue & de mensonge qu'à Paris.

DELILLE.

Autant n'est pas le mot, c'est plus qu'il faut dire. Les vices y sont les mêmes, & d'autant plus misérables, qu'ils s'exercent sur de plus minces sujets. Je n'y connais personne, je n'y suis jamais entré ; mais il me semble voir d'ici la morgue des hommes, les prétentions des femmes, les haines des familles, le regret de ne pas être à Paris, les petites ambitions, les grandes querelles sur des riens, la coquetterie des petites filles, l'esprit sordide & mesquin dans l'intérieur des ménages, le faste ridicule & de mauvais goût dans les repas priés.

DESROCHES.

Oui ; mais le repos, la tranquillité...

DELILLE.

Sauf l'envie, la jalousie, les haines, les caquets, la médisance & la calomnie, dont l'activité est doublée par l'oisiveté, par l'ennui.

DESROCHES

Bah ! nous voyageons pour nous amuser : nous avons deux heures à passer ici, & j'ai dans l'idée qu'elles peuvent nous être à-la-fois agréables & utiles.

DELILLE.

C'est ce que je te disais, & ce que tu rejetais avec tant d'humeur avant que ton enthousiasme ne t'eût saisi.

DESROCHES.

Il faudrait trouver quelqu'un qui nous indiquât le plus court chemin. Il faut bien y aller à pied, puisque notre chaise est brisée. (*Ici on entend un coup de fusil.*) Qu'est-ce que c'est que cela ?

DELILLE, *regardant dans la coulisse.*

Il serait assez plaisant qu'à la porte de cette Ville, que tu t'imaginés l'asyle du bonheur & de la vertu, nous fussions attaqués par des voleurs.

DESROCHES.

Où diable vas-tu chercher des voleurs ? il n'y en a pas dans ce pays-ci.

RIFLARD, *dans la coulisse.*

Apporte, apporte, Patineau ; là bien, là bien, là, bon chien.

DELILLE.

C'est un chasseur.

DESROCHES.

L'entends-tu qui cause avec son chien ?

SCENE IV.

Les précédens, RIFLARD *en chasseur.*

RIFLARD, *entrant en scene.*

Jacques, emmène Patineau, je ne chasse plus.

DELILLE, *appellant.*

Ecoutez donc, Monsieur, Monsieur.

RIFLARD, *d'un ton emphatique.*

Mille pardons; je n'avais pas l'avantage de vous appercevoir du premier abord. Que puis-je, s'il vous plaît, pour votre service?

DESROCHES.

Indiquez-nous, je vous prie, le chemin le plus court pour arriver à la Ville que nous appercevons.

RIFLARD.

Ces Messieurs sont des étrangers & des gens honnêtes, mon coup-d'œil me trompe rarement. Je suis moi-même domicilié dans ladite Ville, & j'aurai, si vous me l'accordez, l'honneur de vous y conduire.

DESROCHES.

Bien sensible. (*A Delille.*) Vollà un homme qui donne une bonne idée de la politesse du pays.

DELILLE.

Et du ridicule. Ce ton emphatique....

DESROCHES.

Ce pauvre cher homme, pourquoi ne veux-tu pas qu'il soit ridicule?

RIFLARD.

Ces Messieurs comptent-ils faire un long séjour dans notre endroit?

DELILLE.

Mais, non.

DESROCHES.

Nous ne savons encore.

RIFLARD.

Tant pis. Sans avoir l'avantage de vous connaître, je me serais fait un plaisir de vous faire admirer toutes nos curiosités, & grace au ciel & aux soins de notre préfet, nous n'en manquons pas. Avant le canon, c'était une ville de guerre, on peut en juger par les remparts; elle a soutenu un siége sous le règne de Clovis, où il a péri cinquante mille habitans.

DELILLE.

J'ai cru qu'elle n'avait jamais compté que sept à huit mille ames.

RIFLARD.

C'est juste.. mais la chronique du tems.... La ville basse est antique & mal bâtie; il y a un coin de la grande rue où l'on ne saurait passer deux de front; mais le quartier neuf, c'est un vrai bijou.

DESROCHES.

Tu vois bien que c'est une ville charmante.

RIFLARD.

Très-agréable, au moins. Des promenades pittoresques, le

mail, le petit cours. Le ſang y eſt ſuperbe ; la vie y eſt excellente, le poiſſon exquis, la marée preſqu'auſſi fraîche qu'à Paris ; le vin du crû vaut le Bourgogne, deux foires par an, une ſociété choiſie, la bouillotte à trente ſols, & la comédie bourgeoiſe établie par bienfaiſance, où l'on s'amuſe en faiſant l'aumône.

DELILLE.

Je vois que nous parlons à un des principaux habitans.

RIFLARD.

J'y joue un certain rôle. Vous y entendrez parler de François Riflard, quoique je n'y aie qu'un pied à terre, parce qu'habituellement je loge à mon château, un fort joli endroit, & qui me convient pour la chaſſe, les créneaux, les tourelles & le pont-levis, que j'ai conſervés en mémoire de mes ancêtres, non pas que je tienne à toutes ces chimères, à tous ces préjugés de nobleſſe & de féodalité, dont je me réjouis avec tous les philoſophes que nous ſoyons débarraſſés ; mais on eſt bien aiſe de pouvoir ſe rappeler à ſoi-même & aux autres qu'on a eu un aïeul qui fut tué à la première croiſade.

DELILLE.

Quoi, vous avez eu un aïeul !....

RIFLARD.

Rodolphe Riflard, aide-de-camp de Baudouin, comte de Toulouſe ; il en eſt queſtion dans la Jéruſalem-Délivrée.

DELILLE.

C'eſt donc un petit Paris que votre Ville !

RIFLARD.

Juſte. Bal maſqué pour l'hivér, bal champêtre pour l'été, un limonadier qui a commencé au café de Foy, & qui fait les glaces dans la perfection, pourvu qu'on les lui commande une décade d'avance. Notre jeuneſſe eſt galante, brave, & fait aſſaut avec les plus forts maîtres d'armes des régimens qui paſſent. Je ſais aſſez bien me ſervir d'un fleuret, moi qui vous parle ; quand on a touché Saint-George !.... Des mœurs d'ailleurs, un excellent ton, parce que toutes nos femmes ſont vertueuſes & fidèles à leurs maris ou à leurs amans. Dans une petite ville, on ſent la néceſſité des égards & des procédés. De la littérature, Nous avons un journaliſte, un imprimeur & deux auteurs, ſans compter les amateurs qui font des charades, des logogriphes & des bouquets. Je vous demande pardon, ſi je vous entretiens de toutes ces misères ; j'aime mon pays, & je ſaiſis l'occaſion d'en faire les honneurs. J'aurais bien pu me fixer à Paris, mais je n'aime pas Paris.

DESROCHES.

Vous n'aimez pas Paris ! oh ! vous avez bien raiſon:

RIFLARD.

Un bruit, un tumulte, & des mœurs affreuſes. Oh ! vive la province ; on s'y amuſe autant pour le moins & avec plus de décence, parce que la probité..... (*En regardant dans le fond.*) Mais permettez donc, je ne me trompe pas, c'eſt la carriole de madame de Senneville que j'apperçois au haut de la côte ?

DESROCHES.

Qu'eſt-ce que vous dites ? madame de Senneville ? En effet, elle habite ce pays.

DELILLE.

Tu la connais.

RIFLARD.

Vous la connoiſſez ?

DESROCHES.

Une jolie femme ?

RIFLARD.

La plus jolie du pays, & nous n'en manquons pas.

DESROCHES.

Dans un voyage qu'elle fit à Paris, j'eus le plaisir de la voir ainsi que ſon oncle.

RIFLARD.

Le vieil aſtmatique qui fait toujours bâtir.

DESROCHES.

Elle ne me reconnoîtra pas probablement.

RIFLARD.

Une femme charmante, pleine de ſenſibilité, et qui, entre nous, n'eſt pas ſans une eſpèce d'intérêt pour votre ſerviteur. Il y avait mille rivaux ; dès que j'ai paru, ils ſe ſont tous éclipſés : je veux vous préſenter à elle ; dans l'inſtant je reviens. Sans adieu, Meſſieurs. (*Il ſort.*)

SCENE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Eh bien, j'ai déjà trouvé une perſonne de connaiſſance, une femme vraiment aimable ; tu verras. Un air pur, un beau ciel & des mœurs ſimples, honnêtes ; ces bonnes gens ne peuvent pas être méchans, fourbes, intéreſſés ; chacun content de la fortune de ſes pères, ne ſait ce que c'eſt que l'ambition, que l'avidité.

DELILLE.

Oh, mon dieu non ; l'aubergiſte n'y écorche pas le voyageur ; le marchand y vend en conſcience ; le médecin y guérit ſes malades ; le procureur y concilie ſes cliens ; c'eſt une ville privilégiée.

DESROCHES.

Oh, moque-toi de moi tant que tu voudras, je gagerais... ah ! voici Dubois.

SCENE VI.

Les précédens, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien ?

DUBOIS.

Eh bien, Monſieur, vous allez vous fâcher, j'en ſuis sûr ; mais ce n'eſt pas ma faute.

DESROCHES.

Quoi donc ?

DUBOIS.

DUBOIS.

Le charron dit comme cela que votre chaise ne peut pas être en état avant vingt-quatre heures.

DESROCHES.

Avant vingt quatre heures !

BUBOIS.

Ces gens-là ne veulent que gagner leur vie, et je suis bien sûr que si vous leur promettiez un bon pour boire, ils auraient bien plutôt fait ; car en vérité ça me désole pour vous.

DESROCHES.

Et non, non, mon ami, ne te désole pas ; qu'il ne se presse pas ; je serai enchanté de passer vingt-quatre heures ici.

DUBOIS.

Vous étiez si fâché de vous voir arrêté.

DELILLE.

Il serait désespéré de repartir à présent ; avec Desroches tu dois être fait à ces manieres.

DUBOIS.

C'est vrai, Monsieur ; oh bien, tant mieux, si nous avons du tems. (*Il sort.*)

SCENE VII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Cela te contrarie peut-être, mon cher Delille.

DELILLE.

Moi, rien ne me contrarie.

DESROCHES.

D'ailleurs, tu vois que c'est la nécessité...

DELILLE.

Oh ! sans doute.

DESROCHES.

Ah ! voici notre homme qui revient avec sa conquête. Elle n'est, ma foi, pas mal, cette femme-là.

SCENE VIII.

Les précédens, RIFLARD, Madame SENNEVILLE.

Madame SENNEVILLE, *se retournant du côté de la coulisse.*

Je vous en prie, Bastien, n'allez pas trop vîte en descendant la côte, ne fatiguez pas cette pauvre jument ; c'est une si bonne bête. Quelle chaleur ! quelle fatigue !

RIFLARD.

D'où venez-vous donc, belle dame ?

Madame SENNEVILLE.

Des vendanges de monsieur Rigaud.

RIFLARD, *d'un air piqué.*

Ah ! vous allez chez monsieur Rigaud !

Mad. SENNEVILLE.

Eh bien, ne vous voilà-t-il pas jaloux ? Nous avions une société charmante, & nous nous sommes amusés : On a joué un jeu d'enfer ; cinq sous la fiche ! Je ne reviens en ville que parce que c'est mon jour de société.

RIFLARD.

Madame, voilà les deux étrangers dont je vous ai vanté avec juſte raiſon la tournure & la converſation.

DESROCHES.

Madame Senneville ne me reconnaît pas ?

Mad. SENNEILLE.

Pardonnez-moi, je me rappelle....

DESROCHES.

Dans votre voyage à Paris, chez mon oncle, qui s'appelle Deſroches comme moi.

Mad. SENNEVILLE.

Vous ſeriez le jeune neveu de monſieur Deſroches ! ah ! je vous remets parfaitement ; comment ſe porte-t-il le cher oncle ? un très-galant homme ; enchantée de vous voir dans notre pays, ſoyez le bien venu : ces meſſieurs viennent de Paris ?

DESROCHES.

Oui, Madame.

Mad. SENNEVILLE.

Et qu'y a-t-il de nouveau à Paris ?

DELILLE.

Mais rien, Madame ; on y va à la Bourſe, aux ſpectacles, chacun y fait ſes affaires ; les gens d'eſprit ſe moquent des ſots ; plus d'un ſot fait fortune ; plus d'un fripon paſſe pour un honnête homme ; plus d'un charlatan pour un homme de mérite ; c'eſt toujours la même choſe ; c'eſt toujours comme partout.

Madame SENNEVILLE.

Et y porte-t-on toujours des ſchals en effilé, des rubans jonquilles, des chapeaux à boucles, des tuniques amaranthe ? les fichus ſont-ils croiſés en *X* ou en *Y* ? porte-t-on ſes cheveux ou des perruques ?

DELILLE.

C'eſt à quoi je n'ai pas pris garde autrement.

Mad. SENNEVILLE.

C'eſt que ma marchande de modes eſt d'une négligence ; elle ne m'envoie les modes que trois mois après l'explosion, & cela me pique, voyez-vous, parce que quand on a le point d'honneur d'être bien miſe...

RIFLARD.

C'eſt que Madame donne le ton à toute la ville pour la parure et le goût.

Mad. SENNEVILLE, *en minaudant.*

Eſt-il vrai, monſieur Riflard !.... C'eſt un ſéjour enchanteur que Paris ; j'y ai fait deux voyages dans ma vie, de quinze jours chacun. Monſieur de Senneville vivait dans ce tems là ; je m'y ſuis fort amuſée, et ils n'ont pas été infructueux pour moi.

DESROCHES.

On s'en apperçoit aiſement, Madame.

Mad. SENNEVILLE ; *toujours minaudant.*

Trouvez-vous ?

DELILLE.

Vraiment, à vos manières, à vos diſcours, à votre tournure...

Mad. SENNEVILLE.

Mais franchement je n'aimerais pas à y demeurer, parce que la campagne... pour un cœur ſenſible.... Ah! la campagne.... C'eſt-là que la nature plus belle & plus riante invite aux ſentimens les plus doux & les plus purs.... la verdure, les oiſeaux, les ombrages & les mœurs ſimples & ruſtiques vous rappellent... Ah! la campagne a tant d'attraits! J'eſpere que vous me ferez l'honneur de fréquenter ma maiſon dans le court ſéjour que vous ferez dans notre ville. Je vis avec un oncle âgé & reſpectable, pour lequel je ne ſaurais avoir trop d'attention, je lui dois mon éducation & le peu que je vaux.

RIFLARD.

On n'a pas plus de ſenſibilité que cette femme-là.

Mad. SENNEVILLE.

Je vous retiens d'abord pour aujourd'hui, on paſſe la ſoirée chez moi; vous connaiſſez ſans doute quelques perſonnes.

DESROCHES.

J'ai une lettre pour madame Guibert. Vous la connaiſſez.

Mad. SENNEVILLE.

C'eſt ma meilleure amie, une femme charmante, une fille céleſte, excellente muſicienne, que ſa mère voudrait bien voir établie, c'eſt tout naturel; elle eſt un peu gauche, empeſée, la chère madame Guibert; elle a bien eu quelques aventures du vivant du défunt; mais on a oublié tout cela; une ſi belle ame, pas grand génie & fort bavarde, je l'aime de tout mon cœur: vous me ferez l'amitié de venir dîner demain chez moi; j'irai inviter aujourd'hui même Madame Guibert & ſa fille.

DELILLE.

C'eſt que demain, il nous faudra continuer notre route.

Mad. SENNEVILLE.

Si-tôt!

DESROCHES.

(*A Delille.*) Tais-toi donc. (*haut.*) Votre aimable invitation eſt un motif aſſez puiſſant...

Mad. SENNEVILLE.

Vous en ſerez monſieur Riflard.

RIFLARD. *montrant ſa carnaſſiere.*

Vous me permettrez de vous offrir ma chaſſe; deux perdreaux rouges excellens.

Mad. SENNEVILLE.

Toujours galant.

RIFLARD.

Il faudra inviter monſieur Vernon & ſa ſœur.

Mad. SENNEVILLE.

Y penſez-vous? un rival!

RIFLARD.

Pauvre garçon! il ne s'attendait pas à m'avoir pour concurrent. S il n'était pas ſi amateur de procès, ſi chicanneur de profeſſion, ce ſerait un homme parfait: il fait des vers délicieux, & il parle comme il écrit, par ſentences & par adverbes.

Mad. SENNEVILLE.

Sa pauvre ſœur commence à être ſur le retour; quand elle

ſera tout-à-fait réſignée à reſter fille, elle ſera vraiment fort aimable. Allons, voilà qui eſt entendu; demain à trois heures, car chez moi, c'eſt comme à Paris, & c'eſt la ſeule maiſon du pays où l'on ne dîne pas à une heure. Vous choiſirez entre la bouillote, le loto, le reverſis, le boſtonien, le maryland, le wisk, ou les petits jeux à donner des gages. Mon oncle ſera enchanté de renouer connaiſſance avec le neveu de ſon ami; ſi vous reſtez ſeulement deux jours, vous viendrez à notre comédie de ſociété; il y a des talens: nous jouons le Barbier de Séville & la Gageure imprevue.

RIFLARD.

Vous verrez comme Madame joue Roſine & madame de Clainville.

DELILLE.

Et vous, monſieur Riflard, ne jouez-vous pas?

RIFLARD.

L'Etermueur & l'Alcade, par complaiſance, parce que je ne joue que dans l'opéra, les Colins.

Mad. SENNEVILLE.

Eh! mais c'eſt monſieur Vernon qui vient de ce côté.

DELILLE.

Qui, ce poète chicanneur dont vous nous parliez à l'inſtant?

Mad. SENNEVILLE.

Lui-même. (*A Riflard.*) J'eſpère que vous n'allez pas faire éclater votre jalouſie.

RIFLARD.

Eſt-ce que j'ai ſujet d'être jaloux?

SCENE IX.

Les précédens, VERNON.

VERNON.

Vous, Madame, en ces lieux! je ne m'attendais pas véritablement à l'ineſtimable avantage de vous rencontrer.

Mad. SENNEVILLE.

Enchantée de vous voir. D'où venez-vous donc?

RIFLARD.

Faut-il le demander? de quelque tribunal voiſin.

VERNON.

Directement, du tribunal d'appel. Ils me font mourir avec leur lenteur; voilà encore la cauſe remiſe à quinzaine.

Mad. SENNEVILLE.

Meſſieurs, voulez-vous permettre que je vous préſente un des plus honnêtes gens du pays.

VERNON.

Vous vous moquez, Madame, aſſurément.

Mad. SENNEVILLE.

Vous aimez donc bien les procès, monſieur Vernon?

VERNON.

Moi, je les déteſte.

Mad. SENNEVILLE.

Mais vous en avez avec tout le monde.

VERNON.

Oh ! avec tout le monde.

Mad. SENNEVILLE.

Avec moi.

VERNON.

Avec votre oncle, pour ce belvédère qu'il fait bâtir directement devant mon moulin, & qui, sans contredit, intercepte le vent. Il ne tient qu'à vous que nous nous arrangions.

RIFLARD, *à Desroches & à Delille.*

Il la courtise, mais il ne l'aura pas.

Mad. SENNEVILLE.

Avec Riflard.

VERNON.

Ah ! pour ce lapin qu'il poursuivit jusques dans mon verger : nous nous sommes conciliés. Quand on s'y prend aussi joliment que Monsieur..

RIFLARD.

Oh ! moi, je suis l'homme du monde le plus accommodant. (*à Delille.*) Je l'aurais fait sauter par les fenêtres du juge de paix, s'il avait raisonné.

Mad. SENNEVILLE.

Avec madame Guibert.

VERNON.

Oh ! c'est différent, il s'agit d'une caisse de rouge végétal que ma sœur a fait venir directement du parfumeur de la Cloche d'Or à Paris, & certainement madame Guibert a eu tort de s'en emparer, & nous verrons.

Mad. SENNEVILLE.

Cependant auriez-vous quelque répugnance à dîner demain avec madame Guibert, chez moi ?

VERNON.

En aucune façon. On soutient ses droits, & on dîne ensemble.

Mad. SENNEVILLE.

Nous aurons M. Riflard & ces Messieurs qui viennent de Paris.

VERNON.

De Paris... Je serai ravi, enchanté.... (*A part.*) Je n'aime pas ces gens de Paris. Ils ne viennent que pour nous enlever nos femmes, ou pour gagner notre argent : (*haut.*) Eh bien, Messieurs, qu'y a-t-il de nouveau à Paris ? Que deviennent les Lycées, l'Institut ? Que disent les journaux ? Fait on toujours beaucoup de satyres ?

DELILLE.

Ce n'est pas la matière qui manque.

DESROCHES.

Ni l'intention.

DELILLE.

C'est peut-être le talent.

VERNON.

Et le Sauvage de l'Aveyron, le Chinois, le Sophi du roi de Perse, & Forioso, & l'Oratorio, & les Lionceaux.,

Mad. SENNEVILLE.

Vous aurez tout le tems de causer de littérature & de nou-

velles. Le jour s'avance. Mon cabriolet doit être au bas de la côte. A propos, avez-vous été à l'assemblée chez madame Saint-Hilaire, hier au soir ?

RIFLARD.

Oui, vraiment, c'était d'un triste ! Vous n'y étiez pas. Un petit jeu, un souper mal servi, tout était froid.

VERNON.

Il n'y avait que trente-trois assiettes de dessert.

RIFLARD.

Il y en avait trente-cinq au dernier thé que Madame nous donna. La petite Remival a fait un scandale. elle n'a cessé de jaser avec La Morinière.

Mad. SENNEVILLE.

Comment peut-il s'attacher à une créature aussi jaune, aussi fade, aussi pigrièche.

VERNON.

Et madame Verbois qui a donné un soufflet à Florancy.

Mad. SENNEVILLE.

En vérité.

RIFLARD.

Ces couplets malins qui courent dans la ville, on prétend qu'ils sont de lui.

Mad. SENNEVILLE.

Trève à tous ces propos. Vous savez que je déteste la médisance. Allons sur le port. Voilà l'heure où le coche arrive.

DELILLE.

C'est un plaisir de voir débarquer un coche ; on sait tout de suite toutes les personnes qui viennent dans la ville.

Mad. SENNEVILLE.

C'est fort gai.

SCENE X.

Les précédens, BUBOIS.

DUBOIS, *bas à Delille.*

Votre cousine, madame Belmont, qui nous a suivis avec Champagne, son vieux domestique.

DELILLE.

Madame Belmont !

DUBOIS.

Elle ne veut pas voir M. Desroches ; elle voudrait vous parler seule.

DELILLE.

Tout-à-l'heure, je suis à toi.

Mad. SENNEVILLE.

Donnez-moi le bras, mon cher Riflard. Deux jeunes gens très-aimables.

VERNON.

Nous vous suivons tous.

DESROCHES, *à Delille.*

Tu le vois, mon ami, c'est une ville charmante.

(*Ils sortent tous. Delille les suit jusqu'au fond du théâtre, & revient.*)

SCENE XI.

DUBOIS, DELILLE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Eh bien, Dubois, où eſt donc M. Delille ? Madame s'impatiente.

DUBOIS.

Le voilà.

DELILLE.

Deſroches pourrait nous ſurprendre ; ne manquez pas de nous avertir dès qu'il paroîtra.

SCENE XII

Les précédens, Mad. BELMONT.

Mad. BELMONT.

Ne croyez pas, Delille, que j'aie eu la faibleſſe de ſuivre votre indigne ami. Je cours l'oublier à cent lieues de Paris, chez notre reſpectable tante. Sur la route, reconnaiſſant votre valet, je n'ai pu réſiſter au deſir de m'informer....

DELILLE.

Pourquoi me cacher le véritable but de votre voyage, ma chère couſine ; vous avez ſuivi les traces de Deſroches. Eſt-ce un ſi grand mal ? Vous l'aimez donc encore.

Mad. BELMONT.

Dieu ſait ce que le monde va penſer de ma démarche.

DELILLE.

Eh ! qu'importe ce que le monde en penſe ; je vous approuve, moi ; je le vois, vous connaiſſez Deſroches comme moi ; c'eſt la plus mauvaiſe tête, & le meilleur cœur...

Mad. BELMONT.

Et d'ailleurs, ce mariage rompu, cette fuite de votre ami, ne m'expoſent-ils pas aſſez aux propos des méchants ; mais quel a pu être ſon motif ?

DELILLE.

La vivacité de ſon caractère, l'expérience qu'il a déjà faite de l'infidélité, de l'inconſtance.

Mad. BELMONT.

Mais encore....

DELILLE.

Cet inconnu, ce jeune officier, avec lequel il vous a ſurpris au bal.

Mad. BELMONT.

Quoi, n'eſt-ce que cela ? Ah ! je vais vous expliquer.

CHAMPAGNE, *accourant.*

Voilà M. Deſroches qui quite ſa compagnie.

DELILLE.

Voulez-vous vous en raporter à moi ? Logez-vous dans une auberge voiſine de la-nôtre. J'irai vous avertir de tout ce qui ſe paſſera.

Mad. BELMONT.

Je ne veux pas le voir ; je m'éloigne. Allons, je ſuivrai vos conſeils. (*Elle ſort.*)

DELILLE.

C'eſt ce que vous avez de mieux à faire. Cette femme-là lui convient; mais compter ſur quelque choſe de raiſonnable avec un homme qui ſemble brouillé avec la raiſon. N'importe, l'arrivée de Madame Belmont m'encourage, & j'eſpère....

SCENE XIII.

DELILLE, DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien, où étais-tu donc?

DELILLE.

Je t'ai vu en grande converſation avec Madame Senneville, je me ſuis éloigné en perſonne diſcrète.

DESROCHES.

Ah! mon ami, c'eſt une femme charmante, pleine d'eſprit, de grâces, d'amabilité. Au moment où elle eſt montée en voiture, elle m'a lancé un regard, elle m'a ſerré la main.

DELILLE.

Et Riflard.

DESROCHES.

C'eſt un ſot dont elle s'amuſe.

DELILLE.

Et toi qui es ſi prévenu contre les coquettes.

DESROCHES.

Oh! ici, c'eſt différent; ce n'eſt pas coquetterie, c'eſt ſympathie; mais nous perdons notre tems, entrons dans la ville. Je ne dis rien encore; mais j'eſpère bien y reſter plus long-tems. Ah! quand on habite un pareil ſéjour, comment peut-on le quitter!

DELILLE.

Tu n'y ſeras pas vingt-quatre heures que tu penſeras comme ſes habitans; tu voudras en être dehors.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théatre repréſente une rue. D'un côté, une auberge, de l'autre, la maiſon de Vernon.

SCENE PREMIERE.

VERNON, Mademoiſelle VERNON, *ſortant de leur maiſon.*

Mademoiſelle VERNON.

Vous allez ſortir, mon frère.

VERNON.

Préciſément, ma ſœur, je vais ſortir.

Mademoiſelle VERNON.

Toujours vos procès qui vous occupent, & vous abandonnez votre maiſon, & vous laiſſez une jeune perſonne, comme moi, expoſée à toutes les entrepriſes des galans.

VERNON.

Une jeune perſonne comme toi! Je ne ſuis ton aîné que de dix mois.

Mademoiſelle

Mademoiſelle VERNON.

Mais vous êtes un jeune homme, vous, mon frère.

VERNON.

Mais je ſerais une vieille fille, ſi j'étais fille.

Mademoiſelle VERNON.

C'eſt donc à dire que je ſuis vieille. Vos propos ſont d'une groſſièreté.

VERNON.

Avec qui ſerait-on franc, ſi ce n'était avec ſa ſœur ?

Mademoiſelle VERNON.

Enfin, je ſais à quoi m'en tenir ſur mon âge, & vous ne vous doutez pas des dangers auxquels vous expoſez ma réputation, en veillant avec auſſi peu de ſoin ſur moi, vous, mon frère, qui devriez être le tuteur, le père d'une pauvre petite orpheline.

VERNON.

Ma foi, ma ſœur, tu es aſſez grande pour te ſurveiller toi-même.

Mademoiſelle VERNON.

Eh ! mais, écoutez donc ; ſi je vous diſais qu'enfin je crois avoir trouvé à me marier.

VERNON.

Nous y voilà. Depuis dix ans, tu te crois toujours ſur le point de te marier ; n'eſt-il pas tems enfin d'être raiſonnable. Eh ! que diable, la vie d'une fille n'eſt pas ſi déſagréable. Tu le verras, quand tu ſeras réſignée. Faire ſa partie avec les gens d'un âge mûr, donner des avis aux jeunes filles, être regardée, traitée comme une perſonne reſpectable dans la ſociété, eſt-ce donc à dédaigner ? Cela ne vaut-il pas mieux que d'aller au bal, d'y danſer à ton âge, de ſuivre les modes, de faire l'enfant, en un mot.

Mademoiſelle VERNON.

Quelle cruauté, quelle tyrannie de la part d'un frère ! Si je ne me montrois pas, ſi je ne développais pas mes grâces, mes moyens de plaire enfin, comment pourrais-je eſpérer de trouver un établiſſement ?

VERNON.

Et plût au ciel que tu puſſes en trouver un d'établiſſement.

Mademoiſelle VERNON.

Oui, vous ſeriez débarraſſée de moi, n'eſt-ce pas. Je ne vous reſterai pas long-tems ſur les bras, & ſi j'en crois les tendres regards de ce jeune étranger...

VERNON

Quoi ; ce ſerait un de ces deux Pariſiens qui viennent de deſcendre dans cette auberge.

Mademoiſelle VERNON.

Le plus jeune, le plus aimable.

VERNON.

Ah ça, écoute, ce n'eſt pas la première fois que tu te fais moquer de toi par les voyageurs de cette auberge.

Mademoiſelle VERNON.

Pouvez-vous m'accuſer de courir après eux ?

VERNON.

Non ; mais tu t'imagines qu'ils courent après toi ; toutes les diligences ſont remplies de tes adorateurs ; on te fait une politeſſe, tu la prends pour une déclaration. Prends garde, ne me fais pas encore une ſcène avec ce jeune homme ; tu ne ſens pas la conſéquence ; je n'aime pas les procès, & j'en ai déjà eu cinq ou ſix pour tes beaux yeux ; ce ſont ces maudits romans qui te tournent la tête.

Mademoiſelle VERNON.

Douce lecture ! tous ceux qui ont paru depuis quatre ans, je les ai lus : les Châteaux, les Dangers, les Enfans du Myſtère, de l'Amour, du Bonheur, Cécilia, Camilla, Roſa, Cœlina, Agatha, Roſalba.

VERNON.

Oui, & tu rêves d'amour, & tu te crois Roſalba, Roſa, Francilla, *& cætera.*

Mademoiſelle VERNON.

Et pourquoi donc mon cœur ne parlerait-il pas comme le vôtre ? Pourquoi nous autres, jeunes perſonnes.....

VERNON.

Nous autres jeunes perſonnes ! enfin tu ne peux pas t'en déshabituer.

Mademoiſelle VERNON.

Non, je ne le peux pas, & je ne le veux pas. N'eſt-il pas reconnu dans la ville que vous courtiſez madame Senneville ?

VERNON.

Je l'eſtime beaucoup, véritablement ; mais je ne crois pas qu'on puiſſe....

Mademoiſelle VERNON.

De la diſcrétion ; & puis, vous craignez Riflard.

VERNON.

Ni ſon épée, ni ſes galanteries, ne ſont faites pour effrayer ; je ne penſe pas à madame Senneville. Nous ſommes engagés à dîner demain chez elle avec Mad. Guibert & ſa fille.

Mademoiſelle VERNON.

Oh ! je n'irai pas. C'eſt bien aſſez de me trouver ce ſoir avec elles à l'aſſemblée chez madame Senneville. Mademoiſelle Guibert, une enfant qui fait la grande perſonne, & madame Senneville qui fait encore la jeune. C'eſt celle-là qui bien certainement eſt mon aînée.

VERNON.

Tout comme tu voudras ; ces deux étrangers en ſeront.

Mademoiſelle VERNON, *toute radieuſe.*

En ſeront, en vérité ?

VERNON.

Cela change la théſe, n'eſt-ce pas ? & tu viendras. A propos, il eſt tems, je crois, que nous nous occupions de nos affaires, de notre partage ; moi, je ne veux pas avoir de procès avec toi.

Mademoiſelle VERNON.

Comment, eſt-ce que je ſuis majeure ?

VERNON.

A trente-cinq ans ! Tâche donc de te guérir de cette manie de jeuneſſe.

Mademoiſelle VERNON.

Et vous, de cette manie de procès.

VERNON.

Crois-tu que ce ſoit pour mon plaiſir que je plaide. Si l'on me demande, je reviens tout-à-l'heure. Je ne vais directement que chez mon huiſſier. (*Il ſort.*)

SCENE II.

Mademoiſelle VERNON, *ſeule.*

Comme les frères ſont peu galans ! Heureuſement le monde me voit avec d'autres yeux. Ce jeune homme, ſur-tout, m'a lorgnée d'une manière ſi tendre !... Et comme il a cauſé avec ſon ami & la petite ſervante de l'auberge, & cette petite fille, que j'aime de tout mon cœur, s'eſt hâtée de me rapporter tous ces propos, qui vraiment ſont flatteurs pour une demoiſelle. Mais voyez pourtant à quoi la négligence de mon frère m'expoſe... Enfin me voilà ſeule dans la maiſon, ce jeune homme paroît fort aimable; mais, je ne le connois pas... N'eſt-ce pas lui préciſément qui ſort de l'auberge avec ſon ami. Hâtons-nous de rentrer. Ah ! mon frère, mon frère, vous n'êtes pas digne, en vérité, d'avoir une jeune perſonne ſous votre tutelle. (*Elle rentre.*)

SCENE III.

DESROCHES, DELILLE.

DELILLE.

Eh bien où vas-tu donc ? Tu es donc bien preſſé d'examiner cette ville, de voir les perſonnes pour leſquelles nous avons des lettres ?

DESROCHES.

Ah ! mon ami, c'en eſt fait, je ſuis amoureux, oh ! mais amoureux...

DELILLE.

En vérité, je n'aurois jamais penſé que madame Senneville....

DESROCHES.

Il s'agit bien de madame Senneville; elle eſt fort jolie, ſans doute, & je me ſuis apperçu des progrès que j'ai faits ſur ſon cœur; mais c'eſt d'un autre objet, d'une charmante perſonne que je veux te parler.

DELILLE.

Il te ſied bien d'éclater en reproches contre ma couſine, quand je te vois voltiger toi-même de belles en belles.

DESROCHES.

Ce ſont les femmes qui m'auront appris à être volage comme elles; je veux aimer & tromper toutes celles que je trouverai ſur mon chemin.

DELILLE.

Voilà des vaſtes projets.

DESROCHES.

Et mon ſéjour dans cette ville les favoriſe; ce n'eſt plus ce premier enthouſiaſme que tu me reprochais; tu entends bien

que je ne la crois pas le rendez-vous de toutes les perfections, mais nous pouvons nous y amuser des ridicules, & y avoir quelques aventures.

DELILLE.

En attendant qu'il me tombe quelque bonne fortune, quel eſt le nouvel objet...

DESROCHES, *montrant la maiſon de Vernon.*

Tiens, elle loge dans cette maiſon.

DELILLE.

En face de notre auberge, je n'ai vu là qu'une femme ſur le retour.

DESROCHES.

Une tante ou une mère, probablement; mais moi, j'ai vu, & la ſervante d'auberge me l'a confirme, il y a là une fille à marier, je ne l'ai vue que de loin, nous ne nous ſommes parlés que par ſignes. (*Ici, mademoiſelle Vernon paroît à ſa fenêtre.*) Et tiens, la voilà derrière ſa croiſée, je ne me trompe pas, la fenêtre s'ouvre; la vois-tu?

DELILLE.

Oui, je vois en effet... mais...

DESROCHES.

C'eſt elle, c'eſt elle; de ſi loin, avec ma vue baſſe, je ne peux pas juger.... Ah! mon dieu, je ne ſais ce que j'ai fait de ma lorgnette! Elle eſt jeune, n'eſt-ce pas?

DELILLE.

Jeune, mais oui, très-jeune. (*A part.*) Pauvre garçon, s'enflammer de ſi loin, quand on a la vue baſſe.

DESROCHES.

Quinze à ſeize ans?

DELILLE.

Elle en a bien dix-huit ou vingt.

DESROCHES.

C'eſt comme je les aime; & elle eſt jolie?

DELILLE.

Céleſte! je t'en fais mon compliment. (*A part.*) Ce n'eſt pas cette aventure qui ſera dangereuſe pour Mad. Belmont.

DESROCHES.

Tu ſauras que je ſuis déja un peu avancé auprès d'elle.

DELILLE.

En vérité!

DESROCHES.

Mon dieu, oui. J'ai fait agir la petite ſervante de notre auberge. On a écouté mes propoſitions avec la pudeur, la décence, la réſiſtance convenables; mais on entendra raiſon. Où eſt donc Dubois?

DELILLE.

Il va revenir, je l'ai envoyé....

DESROCHES.

J'ai beſoin de lui; j'ai écrit une lettre, & ſous un prétexte, il peut s'introduire dans la maiſon.

DELILLE.

Diable, tu vas vîte en beſogne. Tiens le voilà.

SCENE IV.

Les précédens, DUBOIS.

DESROCHES.

D'où viens-tu donc ? Je ne te trouve jamais quand j'ai besoin de toi.

DUBOIS.

Monsieur, cette petite ville me plaît comme à vous ; vous savez que nous sympathisons ensemble ; je me suis amusé sur le port, sur le quai, à la douane, à la salle de comédie, qui est une ancienne paroisse. (*bas à Delille.*) Madame Belmont est logée à l'auberge de la Poste, sur le quai ; elle vous attend avec impatience.

DELILLE.

(*A Dubois.*) J'y cours ; allons, mon cher Desroches ; il serait inutile de te presser de venir faire un tour de promenade avec moi. Je te laisse tout entier à ta nouvelle conquête ; elle en vaut bien la peine, ma foi. (*A part en s'en allant.*) Il ne commence pas mal. Une douairière qu'il prend pour un enfant. (*Il sort.*)

SCENE V.

DUBOIS, DESROCHES.

DESROCHES.

Elle est toujours à sa fenêtre. Dubois ?

DUBOIS.

Me voilà.

DESROCHES.

C'est ici, mon ami, qu'il faut déployer ton zèle & ton adresse.

DUBOIS.

Je suis en fonds pour les deux qualités. De quoi s'agit-il ?

DESROCHES.

Entre dans cette maison.

DUBOIS.

Bon, j'y suis.

DESROCHES.

Il y a une jeune personne charmante.

DUBOIS.

Peste !

DESROCHES.

Voilà une lettre qu'il faudrait lui remettre.

DUBOIS.

Elle l'aura.

DESROCHES.

Mais prends bien garde, il y a sans doute quelque mère, quelque tuteur, ou quelque vieille gouvernante C'est celle qui est à la fenêtre dans ce moment. Ne fais pas semblant de regarder, mais tâche de la reconnaitre, pour ne pas faire de quiproquo.

DUBOIS, *regardant.*

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce que vous dites, c'est celle....

DESROCHES.

Oui. Tu as de l'esprit, tu peux causer avec quelque domestique, sous quelque prétexte, & sans que personne s'en apperçoive, tu prendras bien ton tems pour lui remettre adroitement.

DUBOIS.

C'est donc quelqu'affaire importante que vous avez avec cette dame ?

DESROCHES.

Imbécille, tu ne vois pas que c'est une lettre d'amour.

DUBOIS.

D'amour ! allons donc, Monsieur.

DESROCHES.

Oui, oui, d'amour. Ne perds pas de tems.

DUBOIS.

Allons, Monsieur, puisque vous le voulez. (*A part.*) Mais il a donc perdu la tête. (*Il entre dans la maison.*)

SCENE VI.

DESROCHES, *seul.*

Elle ne quitte pas sa fenêtre. Cependant, elle aura vu entrer Dubois. Si j'osais. (*Il lui fait une profonde révérence ; mademoiselle Vernon la lui rend, & ferme sa fenêtre.*)

Elle me rend mon salut, elle ferme sa fenêtre. De l'innocence, de la candeur & des révérences. C'est une Agnès. Oh ! voilà une aventure piquante. Mais Dubois tarde bien. Aura-t-il remis ma lettre : l'imbécille se sera laissé surprendre. Ah ! le voilà.

SCENE VII.

DESROCHES, DUBOIS.

DESROCHES.

Eh bien, Dubois ?

DUBOIS, *sur le pas de la porte.*

On vous répond.

DESROCHES.

On me répond.

DUBOIS.

Elle était seule dans la maison, pas de parens, pas de surveillans, une vieille domestique occupée au fond de la cour. On est venu au-devant de moi d'un air timide, on a pris la lettre en rougissant. On hésitait à l'ouvrir. J'ai pressé, j'ai supplié, & comme on tremblait *d'être surpris*, j'ai obtenu sur-le-champ une réponse, qu'on va me remettre.

DESROCHES.

Ah ! Dubois ! tu es un garçon précieux. Tiens, mon ami, prends. (*Il lui donne de l'argent.*)

DUBOIS.

Monsieur, en vérité, je crains que vous ne regrettiez bientôt votre argent.

DESROCHES.

Jamais, mon ami, jamais.

DUBOIS.

C'est que je crois qu'en conscience je dois vous prévenir....

DESROCHES.

Rien, rien, mon ami. Va vîte chercher la réponſe, elle doit être écrite ; va, va.

DUBOIS.

J'y vais, j'y vais ; mon devoir eſt d'obéir : mais au moins, vous vous ſouviendrez que c'eſt vous qui m'avez fermé la bouche. (*Il entre chez Vernon.*)

SCENE VIII.

DESROCHES, *ſeul.*

Ce pauvre Dubois, c'eſt un garçon fidèle, attaché, intelligent. Il voulait, ſans doute, me parler, comme Delille, de madame Belmont. Ils ſont tous d'accord pour me ramener à elle ; mais je ſaurai prouver à l'infidèle qu'on peut ſuivre ſon exemple. D'ailleurs, ſon ſort m'eſt fort indifférent, je ne l'aime plus ; & cette jolie perſonne, un peu vive, à ce qu'il me paraît .... cette madame Senneville, eſt auſſi fort agréable.

SCENE IX.

DESROCHES, DUBOIS.

DUBOIS, *lui remettant une lettre.*

Voila la réponſe.

DESROCHES.

Donne liſons. (*Il lit.*) « Je ſais que je fais mal en répondant » à votre lettre ; au moins, ne pouſſerai-je pas l'inconſéquence » juſqu'à accepter le rendez-vous que vous me propoſez. Tous » les jours, à cette heure, l'argus ſévère, ſous la ſurveillance » duquel je ſuis renfermée, ſe livre au doux ſommeil de l'inno- » cence. Je peux profiter de ce moment pour deſcendre & faire » un tour de promenade ; ſi vos intentions ſont auſſi pures que » vous me l'annoncez, l'inſtant ſera favorable dans un quart- » d'heure. Mon cœur ne peut déſapprouver que vous vous adreſ- » ſiez à moi avant de voir mes parens ; mais, au nom de tout » ce que vous avez de plus cher, ne trompez pas une jeune per- » ſonne trop franche & trop ſenſible. Nina Vernon. » Lettre charmante ! ainſi ; dans un quart-d'heure.... Ah ! Dubois, ne ſuis-je pas le plus heureux des hommes ! Toi, qui as eu le bonheur de la voir de près, n'eſt-il pas vrai qu'elle eſt jolie ?

DUBOIS

Monſieur, chacun a ſon goût dans ce monde.

DESROCHES.

Un quart-d'heure, c'eſt un ſiecle, quand on aime. Je rentre dans l'auberge, je ſens que je ne peux pas reſter en place ; dans l'impatience, dans l'ivreſſe où je ſuis. Ah ! quel bonheur que notre chaiſe ait verſé aux portes de cette ville.

(*Il entre dans l'auberge.*)

SCENE X.

DUBOIS, *ſeul.*

Mais je n'y conçois rien. Où diable va-t-il chercher des beautés ? En tout cas, ma foi, mon meſſage eſt bien payé ; dix

pièce d'or de mon maître, pour la lettre, un petit écu de la soi-disant jeune personne, pour la réponse....

SCENE XI.

DUBOIS, VERNON, *au fond du théâtre.*

VERNON.

Au diable ma sœur, avec ses projets d'amour & de mariage. Je cours chez tout le monde, & je ne trouve personne.

DUBOIS.

Allons trouver le vieux Champagne, tandis que madame Belmont, sa maîtresse, se désole. Voyons s'il n'y a pas quelque cabaret dans cette ville, où mon maître trouve des bonnes fortunes si originales. (*Il sort.*)

SCENE XII.

VERNON, *seul.*

Elle s'imagine que je n'ai qu'à écouter toutes ses balivernes. Ah! la voilà.

SCENE XIII.

VERNON, Mademoiselle VERNON.

Mademoiselle VERNON.

C'est vous, mon frère, je vous attendais avec impatience.

VERNON.

Vas-tu encore m'excéder de tes sots discours? Tu m'as déjà fait manquer toutes mes affaires ce matin.

Mademoiselle VERNON.

Croyez-vous donc que l'affaire qui m'occupe soit moins importante pour vous que pour moi.

VERNON.

Courage, on t'adore, n'est-ce pas?

Mademoiselle VERNON.

On m'adore... pourquoi pas?.... Mais puisque vous êtes si soigneux de vos affaires, n'allez-vous pas vous en occuper dans votre cabinet?

VERNON.

Comment, dans mon cabinet? Toi, qui es si bavarde, qui aimes tant à jaser avec moi, tu me renvoies. Que veut dire ceci!....

Mademoiselle VERNON.

Rien, rien, mon frère; mais tout s'éclaircira bientôt, & l'on verra si je suis une folle.

VERNON.

Tu médites encore quelqu'espiéglerie, tu vas me donner de nouveaux ridicules.

Mademoiselle VERNON.

Quels propos! Non, non, mon frère, ne craignez rien, personne ne blâmera mon choix; & cet aimable jeune homme..... Mais non, je n'y pense pas, je ne dois pas y penser.

VERNON.

Eh bien, ne vas-tu pas faire la pupille avec moi, vouloir me dérober tes actions comme à un tuteur, à un père?

Mademoiselle

Mademoiſelle VERNON.

Eh ! mais, en vérité, mon frère, vous m'interrogez avec une chaleur : croyez que je ſuis innocente ; une jeune perſonne peut-elle empêcher un jeune étourdi de s'adreſſer à elle, de lui écrire ?

VERNON.

Comment il aurait eu le courage de t'écrire ! c'eſt un brave homme.

Mademoiſelle VERNON.

Je ne lui ai répondu que pour lui faire ſentir toute l'inconſéquence de ſa démarche & du rendez-vous qu'il demandait.

VERNON.

Et il te demandait un rendez-vous ?

Mademoiſelle VERNON.

Que j'ai refuſé, mon frère, je vous prie de le croire ; je connais trop mes devoirs, pour me manquer juſqu'à ce point.

VERNON.

Oh ! tu es d'une vertu !

Mademoiſelle VERNON.

Mais, mon frère, vous avez l'habitude de vous renfermer tous les jours, après votre dîner, dans votre cabinet.

VERNON.

Dans mon cabinet. (*A part.*) Elle veut m'éloigner ; allons, le rendez-vous eſt donné, rien n'eſt plus clair.

Mademoiſelle VERNON.

N'ayez aucun ſoupçon ſur le compte de votre ſœur. J'ai perfectionné mon éducation par la lecture, & je ſuis incapable de compromettre ma famille.

VERNON.

Oh ! je le ſais. (*A part.*) S'il était vrai, ſi je pouvais enfin la marier. Ce jeune homme eſt fort riche, dit-on : quand il n'aurait rien, d'ailleurs.

Mademoiſelle VERNON.

A quoi penſez-vous donc, mon frère ?

VERNON.

A rien, à rien du tout, ma ſœur ; comme tu diſais, j'ai pour habitude de travailler après dîner, & je vais dans mon cabinet.... (*A part.*) Epions la attentivement, & s'il eſt poſſible que ce jeune homme.... (*haut.*) Sans adieu, ma ſœur, je te ſouhaite toute ſorte de proſpérités dans tes amours ; adieu, Nina. (*Il rentre.*)

SCENE XIV.

Mademoiſelle VERNON, *ſeule.*

Que veut dire ce ton ironique, & puis cet air ſombre & ſourcilleux ? Me ſerait-il échappé quelqu'indiſcrétion ? J'ai tant vu d'exemples dans mes romans, des excès auxquels ſe portent ces frères italiens & eſpagnols. Je ſais bien qu'en France ils ſont un peu plus commodes ; mais mon frère a beau faire l'indifférent. Je tremble. Ciel ! voici ce jeune homme. Ah ! ma raiſon condamne également ma lettre & ma démarche ; pourquoi faut-il qu'elle ſoit la plus faible (*Elle rentre.*)

SCENE XV.

DESROCHES, Mademoiſelle VERNON.

DESROCHES, *ſortant de l'auberge.*

C'eſt elle : amour, amour, fais-moi réuſſir près de ce jeune & intéreſſant objet.

Mademoiſelle VERNON.

Je tremble, je n'oſe approcher.

DESROCHES.

Elle héſite. Courons au-devant d'elle. (*Il s'approche.*) Mademoiſelle ! (*Examinant mademoiſelle Vernon.*) Oh Ciel ! que vois-je ?

Mademoiſelle VERNON.

Ma démarche, monſieur, doit vous étonner, ſans doute.

DESROCHES.

Ce n'eſt pas elle, ce ne peut pas être elle.

Mademoiſelle VERNON.

La vôtre ne me ſurprend pas moins.

DESROCHES.

Quelle eſt donc cette femme-là ?

Mademoiſelle VERNON.

A peine oſé-je lever les yeux.

DESROCHES.

Madame.....

Mademoiſelle VERNON.

Eh bien, Monſieur.

DESROCHES.

Ne prenez pas de moi une idée trop déſavantageuſe.

Mademoiſelle VERNON.

Ah ! mon cœur n'eſt que trop porté à vous excuſer.

DESROCHES.

Non, je vous dois la vérité, je ſus le ſeul coupable dans cette circonſtance.

Mademoiſelle VERNON.

Je voudrais me le perſuader.

DESROCHES.

Mademoiſelle votre fille eſt innocente.

Mademoiſelle VERNON.

Ma fille, Monſieur !

DESROCHES.

Ou mademoiſelle votre nièce. (*à part.*) C'eſt une tante, peut-être.

Mademoiſelle VERNON.

Ma fille, ma nièce, que veut dire ceci, Monſieur ?

DESROCHES.

Que c'eſt moi ſeul qui ai tout conduit, qui, le premier, me ſuis haſardé d'écrire ; qu'on ne m'a répondu que pour me confondre ou pour s'aſſurer de la pureté de mes intentions, & que ces intentions ſont ſi louables....

Mademoiſelle VERNON.

Comment, Monſieur, eſt-ce pour m'inſulter, pour m'humilier que vous vous trouvez au rendez-vous que j'ai eu la fai-

bleſſe de vous donner. Que parlez-vous de fille & de nièce ?

DESROCHES.

Comment, ſe pourrait-il ! Vous ſeriez l'objet charmant ?...

Mademoiſelle VERNON, *en minaudant.*

Ah, charmant.

DESROCHES.

Quoi ! ce ſerait vous ! (*à part.*) Peſte ſoit de ma vue baſſe.

Mademoiſelle VERNON.

Vous paraiſſez interdit, confus.

DESROCHES.

Pas du tout, mademoiſelle. (*à part.*) Maudit ſoit ce Delille qui m'affirme qu'elle eſt adorable.

Mademoiſelle VERNON.

Outre l'inconſéquence réelle de ma démarche, apprenez que je tremble d'être ſurpriſe par cet Argus ſévère & ſurveillant, dont je vous ai parlé dans ma lettre.

DESROCHES.

C'eſt pour cela qu'il faut nous ſéparer au plutôt. Vous me faites mourir d'inquiétude.

Mademoiſelle VERNON.

Un moment, permettez-moi de vous dire....

SCENE XVI.

Les précédens, VERNON.

VERNON, *une lettre à la main.*

J'en étais sûr ; les voilà tous les deux. Colluſion, connivence coupable.

Mademoiſelle VERNON.

Ciel ! mon frère !

DESROCHES.

Votre frère ! Vernon ! j'aurais dû m'en douter au portrait que M. Riflard m'avait fait de ſa ſœur.

VERNON.

Courage, Monſieur, eſt-ce donc pour ſéduire nos femmes, pour porter le trouble dans nos familles que vous renoncez au ſéjour de Paris ? Oh ! cela ne ſera pas ainſi, certainement.

DESROCHES.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, Monſieur ?

Mademoiſelle VERNON.

Juſte ciel ! me voilà perdue.

DESROCHES.

Eh ! non, raſſurez-vous, Mademoiſelle, vous n'êtes pas perdue ; croyez que j'ai trop de reſpect pour vous, pour mademoiſelle votre ſœur....

VERNON.

Croyez-vous que ce langage ſuffiſe pour vous juſtifier ? Cette lettre, que mon imprudente ſœur a laiſſée par mégarde dans ſon cabinet, n'annonce-t-elle pas trop ouvertement vos intentions téméraires ?

DESROCHES.

Permettez-moi de vous expliquer.....

VERNON.

Point d'explication, une ſéduction ! Vous épouſerez ma ſœur.

DESROCHES.

Moi ! j'épouſerai Mademoiſelle ?

Mademoiſelle VERNON.

Ciel ! comment calmer ces eſprits fiers & irrités ? Mon frère, de grâce, modérez ce ton violent, il ne peut qu'aigrir un caractère généreux, & lui faire rejeter ce qu'il deſire lui-même.

DESROCHES.

Ce que je deſire moi-même, mais, pas du tout, Mademoiſelle. Je ſens certainement tout ce que vous valez, mais.....

VERNON.

Vous ne l'épouſerez pas, ah ! nous verrons, nous verrons.

Mademoiſelle VERNON.

Je ſuis toute ſaiſie. Cette rencontre entre mon frère & ce jeune homme ! C'eſt un roman. Ciel ! comment arrêter le ſang qui va couler ?

VERNON.

Eh ! non pas du tout, ma ſœur, il n'eſt queſtion de ſang, ni de combats, mais d'une ſommation que je vais faire ſignifier à Monſieur & comme il eſt galant homme, je ne doute pas qu'il ne ſe range à ſon devoir.

DESROCHES.

Une ſommation ! ſavez-vous que je commence à perdre patience. Allez-vous-en au diable avec votre ſommation.

Mademoiſelle VERNON.

Quel langage !

VERNON.

Monſieur, ne vous aviſez pas de nous injurier. Cela pourrait avoir des ſuites beaucoup plus graves que vous ne penſez.

SCENE XVII.

Les précédens, DELILLE.

DELILLE.

D'où vient donc tout ce bruit ? Quoi ! c'eſt toi, mon ami, en querelle avec monſieur Vernon.

DESROCHES.

Ah ! viens, tu es un charmant garçon ; c'eſt donc toi qui abuſes ton ami ?

DELILLE.

Moi, je t'ai dit que Mademoiſelle était jeune, aimable ; t'ai-je trompé ?

Mademoiſelle VERNON.

Oui, répondez, ingrat, vous a-t il trompé ! voyez les pleurs que m'arrache votre indigne conduite.

DESROCHES.

Ma conduite !

DELILLE.

Ah ! mon ami, pourras-tu réſiſter aux larmes de la beauté ?

Mademoiſelle VERNON.

Voyez votre ami lui-même qui prend mon parti.

VERNON.

Finiſſons. Votre intention eſt-elle d'épouſer ma ſœur ?

DESROCHES.

Non, parbleu, je ne l'épouſerai pas.

Mademoiſelle VERNON.

Vous ne m'épouſerez pas, cruel !

VERNON.

C'en eſt aſſez, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Mademoiſelle VERNON.

Me voilà perdue, déshonorée dans la ville, & vous ſeul ſerez cauſe de mes maux, de ma mort.

VERNON.

Non, vous ne mourrez pas, ma ſœur; mais Monſieur pourra ſe repentir.... Rentrez, ma ſœur.

Mademoiſelle VERNON.

Oui, je cours cacher mes larmes & ma honte. Perfide, ingrat, barbare. (*Elle rentre.*)

DELILLE.

Mais permettez donc, monſieur Vernon; n'y auroit-il pas moyen d'arranger...

VERNON.

Un mariage, ou un procès.

DELILLE.

Deux cruelles extrêmités, mon ami.

DESROCHES.

Eh ! tu te moques de moi. Laiſſe le faire, ah ! parbleu, je ne le crains pas.

VERNON.

Vous ne me craignez pas ! Ah ! vous ne ſavez pas encore à quel homme vous avez affaire. Ah ! vous verrez, vous verrez. Séduction, rapt, abus de confiance; quelle horreur ! (*Il rentre.*)

SCENE XVIII.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Oui, ſans doute, nous verrons; mais as-tu jamais vu un plaideur, un chicaneur auſſi ridicule. On n'en manque pas à Paris; mais franchement il n'y en a pas de cette force.

DELILLE.

Ah ! te voilà déjà regrettant Paris.

DESROCHES.

Oh ! pas du tout. C'eſt ta faute auſſi; mais je crois que le plus court eſt d'en rire. Ah ! c'en eſt fait, je retourne à madame Senneville; pour celle-là tu ne me tromperas pas, elle eſt vraiment jolie; en attendant que nous puiſſions nous préſenter chez elle....

DELILLE.

Veux-tu que nous allions chez madame Guibert.

DESROCHES.

Quelques ridicules que nous puiſſions rencontrer dans cette ville, je doute qu'il s'en trouve de mieux conditionnés que ceux de M. Vernon & de ſa céleſte ſœur.

DELILLE.

Que ſait-on ? Il ne faut jurer de rien.

DESROCHES.

Dans tous les cas, ſongeons à trouver une autre auberge, le voiſinage de celle-ci eſt trop dangereux. Il y pleut des mariages & des procès. Je ſuis à toi dans l'inſtant. (*Il entre dans l'auberge.*)

SCENE XIX.

DELILLE, Madame BELMONT, *arrivant du côté oppoſé.*

DELILLE, *à madame Belmont.*

C'eſt vous. Que venez-vous faire ici ? Deſroches va venir, tout ſerait perdu s'il vous voyait.

Madame BELMONT.

Que m'importe que cette demoiſelle Vernon ne ſoit ni jeune, ni jolie. C'eſt l'inconſtance, c'eſt l'oubli de votre ami qui m'irrite.

DELILLE.

Faites-lui grâce de votre colère. Il eſt aſſez malheureux. Le voilà engagé dans un procès, écoutez : votre intention eſt de lui donner une forte leçon, mais non pas de vous punir vous-même en renonçant à lui.

Madame BELMONT.

Me punir moi même !

DELILLE.

Oui, je vous le répète, pourquoi feindre avec moi qui ne veux que ſon bonheur & le vôtre. Toutes ces aventures ne ſerviront qu'à vous faire regretter ; mais éloignez-vous. Ciel ! nous ſommes perdus, le voici.

Mad. BELMONT, *baiſſant ſon voile.*

N'ayez pas peur, il ne me reconnoîtra pas.

SCENE XX.

Les précédens, DESROCHES.

Eh bien, mon ami, partons-nous. (*Appercevant madame Belmont qui fait une profonde révérence & ſort.*) Ah ! je ne m'étonne plus ſi tu m'as fait attendre. Quelle eſt donc cette belle myſtérieuſe !

DELILLE.

Tu vois, mon ami, que je ne néglige ni tes leçons, ni ton exemple. Et moi auſſi, j'ai mes aventures dans cette petite ville.

DESROCHES.

Ah ! fripon, c'eſt toi maintenant qui vas la trouver charmante.

DELILLE.

Délicieuſe, adorable, divine. Allons chez madame Guibert.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

Le théâtre repréſente le ſalon de madame Guibert.

SCENE PREMIERE.

FRANÇOIS, DESROCHES, DELILLE.

FRANÇOIS.

Oui, Meſſieurs, c'eſt ici même que demeure madame Guibert. Donnez-vous la peine de vous aſſeoir. Vous voulez lui parler ?

DELILLE.

Oui, mon ami.

FRANÇOIS.

Je vais la chercher. Ces Meſſieurs ſont des marchands forains qui viennent pour la foire de brumaire.

DESROCHES.

Non, mon ami, mais de grâce....

FRANÇOIS.

J'y cours, je vous dis. Ah ! vous êtes peut-être des comédiens qui venez louer la ſalle.

DESROCHES.

Du tout, mon ami, nous venons pour madame Guibert.

FRANÇOIS.

Ah ! c'eſt différent. Vous êtes les hommes de loi qu'elle a demandés pour ſon procès avec M. Vernon.

DESROCHES.

Nous ſommes preſſés, mon ami.

FRANÇOIS.

Et moi donc, croyez-vous donc que j'aie le tems de babiller. C'eſt une indignité que nous fait là M. Vernon, parce qu'enfin ce rouge, nous l'avons bien payé. C'eſt moi qui ai été porter l'argent, & j'en leverai la main, s'il le faut.

DESROCHES.

Je vous crois, mais....

FRANÇOIS.

Je cours avertir Madame. (*Il ſort.*)

SCENE II.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Quel bavard !

DELILLE.

Un petit agrément de plus dans les domeſtiques de Province.

DESROCHES.

Oh ! il s'en trouve à Paris comme ailleurs. Cette maiſon annonce de l'opulence.

DELILLE.

Mais vois-tu comme c'eſt gothiquement meublé, & ces grands portraits de famille ? Je te demande un peu ſi ce ſont là des figures humaines.

DESROCHES.

On aime à revoir ainſi ſes aïeux ; & quoiqu'il y ait peu de talent dans l'exécution, l'aſpect de ces vieux portraits donne une bonne idée de la ſenſibilité des maîtres de la maiſon.

DELILLE.

Eh bien, ne te voilà-t-il pas comme ces faiſeurs de ſenſibilité qui voient un ſentiment par-tout ? & à la vue de tous ces portraits, ne vas-tu pas t'attendrir comme à un drame ?

DESROCHES.

Oui, toi qui fais le philoſophe, parlons un peu de cette belle voilée avec laquelle je t'ai ſurpris.

DELILLE.

Oh ! cette femme, à coup sûr, vaut bien toutes les beautés de

cette ville ; tu ne penserais pas peut-être ainsi si tu la voyais à présent ; mais demain, ce soir peut-être, tu rendras justice à toutes ses qualités.

DESROCHES.

Elle n'est donc pas de ce pays ?

DELILLE.

Non.

DESROCHES.

D'où vient-elle donc ?

DELILLE.

Tu le sauras.

DESROCHES.

A propos, n'oublions pas que madame Senneville nous attend chez elle à l'assemblée.

DELILLE.

Ah ! oui, l'assemblée, quelques vieilles femmes bien disgracieuses, bien sèches, possédant à fond toutes les finesses du reversis ; quelques vieux houberaux, différant gravement sur l'excellence de leur tabac ; quelques jeunes gens bien gourmés ; un groupe de jeunes personnes bien niaises ; deux bougies sur la cheminée ; deux chandelles sur chaque table de jeu ; un petit chien sous celle-ci, un gros chat sous celle-là : rien n'est galant comme une réunion de province.

DESROCHES.

On vient ; c'est sans doute la maîtresse de la maison ; vois-tu cette tournure noble & imposante, soutiens donc qu'on n'a des graces qu'à Paris.

DELILLE.

Non, parbleu, madame Guibert me donnerait un démenti.

SCENE III.

Les précédens, FRANÇOIS, Madame GUIBERT.

FRANÇOIS.

Les voilà, Madame, ils me l'ont avoué eux-mêmes, ce sont les gens de loi que vous avez mandés pour votre procès avec monsieur Vernon.

Mad. GUIBERT.

Charmante tournure ! pour des gens de loi de province.

FRANÇOIS.

Le plus jeune est l'avocat, l'autre est le procureur. (*Il sort.*)

SCENE IV.

DESROCHES, DELILLE, Madame GUIBERT.

DESROCHES.

Madame, nous venons, mon ami & moi....

Mad. GUIBERT.

Je sais, Messieurs : je vous attendais avec impatience.

DESROCHES.

Vous nous attendiez ?

Mad. GUIBERT.

Quand au soin d'établir ses enfans comme il faut, se joignent des

des affaires auſſi déſagréables, une pauvre veuve eſt bien à plaindre ; n'eſt-il pas vrai, Meſſieurs ?

DESROCHES.

C'eſt la vérité, madame ; nous venions....

Mad. GUIBERT.

Convenez auſſi que ce monſieur Vernon eſt un chicaneur, comme il n'en exiſte pas.

DESROCHES.

Eh ! je vous en réponds, Madame. (*A Delille.*) Eſt-ce qu'elle ſaurait déjà mon aventure avec la ſœur de monſieur Vernon ?

DELILLE.

Tu le mériterais bien. (*haut.*) Par quel motif croyez-vous que nous venons dans votre maiſon ?

Mad. GUIBERT.

Mais, pour m'aider de vos conſeils dans cette malheureuſe affaire avec cet impitoyable plaideur.

DELILLE.

Quand nous aurons l'avantage d'être connus de vous, nous ne vous refuſerons pas certainement nos bons offices.

DESROCHES.

Et ſur tout contre ce ridicule Vernon pour lequel je vous conſeille d'avance de n'avoir aucun égard, aucune pitié.

DELILLE.

Mais nous ne ſommes pas des gens de loi.

Mad. GUIBERT.

Qu'eſt-ce donc que ce François eſt venu me conter ?

DESROCHES.

Nous ſommes deux Pariſiens, qui voyageons pour notre plaiſir & pour notre inſtruction.

DELILLE.

Et qui, ſur la réputation méritée dont jouit dans toute l'Europe la ville que vous habitez, nous ſommes empreſſés d'y venir paſſer quelques inſtans....

DESROCHES.

Pour en obſerver le ſite & les monumens.

DELILLE.

Pour y jouir ſur-tout de tous les agrémens de la bonne ſociété qu'elle renferme.

DESROCHES.

Munis de lettres de recommandation pour les principaux habitans....

DELILLE.

Nous ne pouvions manquer d'en avoir pour Mad. Guibert.

DESROCHES.

Daignez donc lire cette lettre de monſieur votre frère.

Madame GUIBERT.

De mon frère de Paris ? Et de grace, ſa ſanté ?

DESROCHES.

Excellente, Madame. Toujours moins occupé de ſes propres affaires que de celles des autres.

DELILLE.

C'eſt bien l'homme le plus obligeant, le plus ſenſible, le plus complaiſant !

Madame GUIBERT.

Ah ! oui, la ſenſibilité eſt une vertu de famille chez nous. (*A part.*) Encore quelques pauvres diables que mon frère me recommande. (*haut.*) Je ſuis charmée, Meſſieurs, enchantée, ravie.... (*à part.*) Il eſt d'une indiſcrétion... (*haut, en ſouriant agréablement aux deux jeunes gens.*) Voulez-vous bien permettre ? (*liſant.*) « Ma chère ſœur, j'ai toujours reconnu en vous » une bienfaiſance extrême, une politeſſe exquiſe, une ſenſibi- » bilité ».... (*s'interrompant.*) Il ne m'épargne pas les complimens, mon cher frère.

DELILLE.

Et nous ſavons que vous les méritez, Madame.

Mad. GUIBERT, *continuant de lire.*

» Permettez donc que je vous adreſſe un jeune homme pour » lequel j'ai conçu le plus vif intérêt, qui voyage avec un de » ſes amis, c'eſt le jeune Deſroches ; il eſt plein d'eſprit, bien » élevé, verſé dans tous les arts d'agrément, ſur-tout dans la » muſique & le violon, dont il pourrait donner des leçons aux » plus forts amateurs. » (*s'interrompant.*) Je ne doute pas de vos talens, Monſieur, mais nous comptons dans notre ville pluſieurs virtuoſes qui ne ſeraient pas déplacés à l'opéra de Paris.

DESROCHES.

Oh ! je le crois.

DELILLE *à Deſroches.*

Elle s'imagine que tu viens faire des écoliers dans le pays.

Madame GUIBERT, *continuant ſa lettre.*

» Daignez donc à ma prière le recevoir, l'accueillir comme » votre fils, le préſenter dans les ſociétés ; en un mot, lui rendre le ſéjour de votre ville le plus agréable qu'il vous ſera poſ- » ſible. » (*s'interrompant.*) Je le voudrais de bon cœur ; mais je ſuis fort peu répandue, je vois très-peu de monde. (*continuant.*) « Delille, l'ami de Deſroches, jouit d'une fortune ſuffiſante, c'eſt un fort honnête garçon. » (*s'interrompant.*) Monſieur, je n'en doute pas. » (*continuant.*) « Deſroches eſt le fils » unique d'un de mes amis, qui lui a laiſſé trente mille livres » de rente. »

DELILLE, *à Deſroches.*

Te voilà bien plus honnête que moi.

Madame GUIBERT.

Comme je vous diſais, je ſuis très-peu répandue, mais je verrai volontiers du monde pour ſatisfaire aux déſirs de mon frère.

DESROCHES.

Madame....

Mad. GUIBERT.

Combien je lui ſais gré de m'avoir adreſſé deux jeunes gens auſſi aimables.

DELILLE.

Madame....

Mad. GUIBERT.

Vous arrivez apparemment à l'inſtant même.

DESROCHES.

Voilà deux heures à-peu-près que nous ſommes deſcendus à notre auberge.

Mad. GUIBERT.

A l'auberge ! je ne ſouffrirai pas que les amis de mon frère logent à l'auberge.

DESROCHES

Mais permettez....

Mad. GUIBERT.

Non, Meſſieurs, cela ne ſera pas, je vous en prie, je vous en conjure.

DELILLE.

Mais, Madame.....

Mad. GUIBERT.

Non, Meſſieurs, vous logerez chez moi ; mon frère ne me pardonnerait pas d'avoir laiſſé ſes amis à l'auberge ; je ne me le pardonnerais pas moi-même.

DESROCHES.

Mais, Madame, nous vous gênerions.

Mad. GUIBERT.

D'abord, vous ne me gênerez pas ; c'eſt l'appartement de mon frère que vous occuperez ; il eſt charmant, c'eſt à lui ſeul qu'il eſt réſervé ; il me ſaura bon gré de vous l'avoir offert, de vous avoir pour ainſi dire forcés à l'accepter.

DESROCHES.

Mais, Madame....

Mad. GUIBERT.

Voilà qui eſt entendu, Meſſieurs. (*Elle appelle.*) François. Vous y ſerez libres, parfaitement libres : enfin, vous ſerez chez vous. On eſt ſi mal dans ces auberges ! François... François.....

DESROCHES.

Voilà par exemple de ces politeſſes qui vous ſurprennent.

Mad. GUIBERT.

François.... Mille pardons, Meſſieurs.

DELILLE.

Comment, tu accepterais....

DESROCHES.

Tu ſais que je ne veux pas reſter dans cette maudite auberge, en face de ce monſieur Vernon & de ſa ſœur.

Mad. GUIBERT.

François....

SCENE V.

Les précédens, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, Madame.

Mad. GUIBERT.

Allez vîte ouvrir les volets & les croiſées du petit appartement boiſé... La vue en eſt délicieuſe ; ſur la rivière, ſur des jardins.... Faites deſcendre un lit dans le petit cabinet.... C'eſt la chambre que je deſtine à votre ami ; il y a la bibliothèque de

mon frère, elle eſt très-bien compoſée... Ayez ſoin de balayer; de nétoyer par-tout... Il y a des glaces, une toilette, des armoires, une commode, rien n'y manque.

FRANÇOIS.

Oui, Madame. Bon! voilà des profits qui m'arrivent. (*Il ſort.*)

Mad. GUIBERT.

Dépêchez vous, & voyez ſi ma fille a fini ſa leçon.

SCENE VI.

Les précédens, hors FRANÇOIS.

DESROCHES.

Monſieur votre frère nous a beaucoup parlé de votre aimable fille.

Madame GUIBERT.

Son éloge eſt ſuſpect dans ma bouche; mais c'eſt vraiment une aimable enfant, & qui ne me donne que de la ſatisfaction; il eſt ſi doux pour une mère....

DELILLE.

Puiſque vous exigez que nous logions chez vous, Madame....

Mad. GUIBERT.

Nous nous brouillerons ſi vous réſiſtez plus long-tems.

DELILLE.

Permettez-nous de retourner un inſtant à notre auberge.

Mad. GUIBERT.

Et point du tout, je vais y envoyer François; il prendra vos effets. François...

DESROCHES.

Eh! non, Madame, c'eſt auſſi pouſſer trop loin les attentions; ne dérangez pas vos gens; j'ai moi-même quelques ordres à donner à mon valet.

Mad. GUIBERT.

Vous le voulez ainſi?

DELILLE.

Nous oſons l'exiger à notre tour.

Mad. GUIBERT.

Je craindrais de me rendre importune en inſiſtant: allez donc & hâtez-vous de revenir, Meſſieurs.

DESROCHES.

Nous ne perdrons pas un inſtant, Madame.

Mad. GUIBERT.

A votre retour, j'aurai l'honneur de vous préſenter ma fille.

DELILLE.

Nous brûlons d'admirer ſes charmes. Nous revenons dans l'inſtant, Madame.

Madame GUIBERT *les reconduiſant.*

Je vous en prie, je vous en conjure, Meſſieurs.

SCENE VII.

Mad. GUIBERT.

Flore, Flore, Flore; voyez un peu ſi cette petite fille me répond, & cependant la choſe eſt aſſez importante. Flore!

SCÈNE VIII.

FLORE, Madame GUIBERT.

FLORE.

Me voici, ma mère.

Mad. GUIBERT.

Mais venez donc, Mademoiselle, quand on vous appelle.

FLORE.

Mais, ma mère, je donnais à manger à votre serin.

Mad. GUIBERT.

Il s'agit bien de mon serin; voilà de bien plus grandes affaires; écoutez-moi; vous voilà grande, en âge d'être mariée.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mad. GUIBERT.

Je n'ai rien négligé pour votre éducation, & vous ferez vraiment honneur à celui qui vous épousera.

FLORE.

Oui ma mère.

Mad. GUIBERT.

Mais vous savez, & je vous l'ai souvent répété, cette petite ville est un terrein ingrat, pour les filles à marier; des originaux, des gens grossiers, des imbécilles, des sots, des mauvais plaisans. Ce n'est qu'à Paris qu'on peut établir comme il faut une demoiselle. J'avais projeté de vous envoyer passer quelque tems chez mon frère à Paris, & je ne doute pas que vous n'y eussiez trouvé plus d'un parti convenable.

FLORE.

Oui ma mère.

Mad. GUIBERT.

Grace au ciel, j'espère que vous n'aurez pas besoin de faire ce voyage; mon frère est un homme charmant; le voilà qui m'envoie, avec des lettres de recommandation, un jeune héritier de trente mille livres de rente.

FLORE.

De trente mille livres de rente, ma mère!

Mad. GUIBERT.

Il vient loger ici avec son ami; c'est un jeune homme très-aimable, il a de l'esprit, des connoissances, il aime la musique, & j'espère que vous aurez beaucoup d'inclination pour lui.

FLORE.

Oui ma mère.

Mad. GUIBERT.

C'est à vous à développer devant lui toutes vos graces, tous vos moyens de plaire, à faire briller votre esprit, votre conversation, vos talens, votre éducation.

FLORE.

Oui ma mère mon éducation.

Mad. GUIBERT.

Ils vont revenir; il s'agit de faire en sorte que le premier coup-d'œil soit à votre avantage; eh! mais, mon dieu, comme vous voilà faite; je vous ai defendu de mettre du rouge, excep-

té pour aller au bal ; mais quand on eſt auſſi pâle, & d'ailleurs, quand c'eſt par les conſeils de votre mère, il n'y a pas de mal : attendez, une légère nuance ſied bien ſi bien aux jeunes perſonnes.

FLORE.

Oui ma mère.

Mad. GUIBERT, *en mettant du rouge à ſa fille.*

Souvenez-vous bien, ma fille, que la décence, la pudeur & la modeſtie, ſont la plus belle parure d'une demoiſelle, la meilleure dot qu'elle puiſſe apporter ; mais comme vous êtes engoncée dans votre corſet ! mettez-vous à la Grecque, puiſque c'eſt la mode ; dégagez un peu ce fichu, & ne vous éloignez jamais des principes de vertu & de bon ton que vous avez reçus de votre mère. Votre piano eſt-il accordé ?

FLORE.

Mon dieu non.

Mad. GUIBERT.

Comment, depuis huit jours que nous attendons !

FLORE.

Monſieur Spliman m'a bien promis qu'il viendrait demain matin

Mad. GUIBERT.

Bon, qu'il n'y manque pas. J'arrangerai un petit concert de ſociété où j'inviterai tous nos amis. Ces deux jeunes gens feront leur partie avec Spliman & vous ; & François qui commence à déchiffrer ſur la clarinette, fera la ſienne.

FLORE.

Comment, notre domeſtique, ma mère ?

Mad. GUIBERT.

En famille, cela paſſe, & je ne me ſoucie pas d'inviter tous ces jeunes gens de l'orcheſtre de la comédie de bienfaiſance, ils ſont moqueurs & goguenards. J'entends nos deux aimables pariſiens ; allons, Mademoiſelle, une contenance agréable, modeſte, ne ſoyez pas honteuſe & timide, & ſachez parler à propos.

FLORE.

Oui, ma mère.

SCENE IX.

Les précédens, DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Vous voyez, madame, que nous ne nous ſommes pas fait attendre.

Mad. GUIBERT.

Vous n'avez encore tardé que trop long-tems, meſſieurs.

FLORE.

Oui, trop long-tems.

DELILLE.

Notre Dubois va dans l'inſtant apporter tous nos effets. En vérité, madame, je rougis de l'embaras que nous allons vous cauſer.

Mad. GUIBERT.

Ne parlez donc pas de cela, je vous en prie ; meſſieurs,

voulez-vous bien permettre que je vous préſente ma fille. (*à Flore.*) Saluez.

DESROCHES.

Ah ! Mademoiſelle.

DELILLE.

Enchanté.....

FLORE.

Meſſieurs..... (*à ſa mère.*) Lequel des deux, ma mère ?

Mad. GUIBERT, *à ſa fille.*

Le plus jeune, celui qui eſt à côté de moi. (*aux deux jeunes gens.*) C'eſt mon enfant unique ; l'eſpérance de la voir établie a pu ſeule me conſoler de la perte d'un époux que je pleure tous les jours. Je n'ai rien négligé pour ſon éducation ; mais vous ſentez que dans une petite ville de province, on n'a pas les moyens..... Elle eſt un peu timide, mais un cœur excellent, un eſprit cultivé. (*à ſa fille.*) Parlez donc.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mad. GUIBERT.

Taiſez-vous donc. Eſt-ce ainſi qu'on doit répondre ?

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous que je diſe ?

Mad. GUIBERT.

Paix. Mon frère me marque que vous aimez beaucoup la muſique ; ma fille a une voix céleſte, une méthode exquiſe, ſi vous m'aviez fait l'amitié de venir avant dîner, au deſſert je l'aurais fait chanter.

DELILLE.

Eh ! qu'importe, quoique nous ne ſoyons plus au deſſert....

DESROCHES.

Nous ſerions enchantés d'entendre mademoiſelle.

Mad. GUIBERT.

La voilà toute confuſe ; c'eſt que vous l'intimidez ; des meſſieurs de Paris..... Et puis elle a la malheureuſe habitude de ſe faire beaucoup prier.

DELILLE.

Oh ! s'il ne s'agit que de prier mademoiſelle, nous vous conjurons, nous vous ſupplions....

DESROCHES.

Vous n'avez pas beſoin d'indulgence, j'en ſuis ſûr, & je me joins à mon ami.

FLORE.

C'eſt qu'en vérité.... je n'oſe.

Mad. GUIBERT.

Oſez, mademoiſelle.

FLORE.

Et je ſuis enrhumée, je crois.

Mad. GUIBERT.

Qu'eſt-ce que vous dites donc ? vous avez toujours des rhumes qui vous prennent mal à propos.

FLORE.

Mais ma mère, que chanterai-je ?

Mad. GUIBERT.

Ce qui vous plaira. Allons, tenez-vous droite & chantez.

FLORE, *touſſant.*

Hem.... hem.... je ſuis fort embarraſſée. (*En partant tout d'un coup d'un grand éclat de voix.*)

Non, non, non, j'ai trop de fierté,
Pour me ſoumettre à l'eſclavage.

Mad. GUIBERT.

Quelle chanſon choiſiſſez-vous donc là !

FLORE, *continuant.*

Dans les liens du mariage
Mon cœur ne peut-être arrêté.

Mad. GUIBERT.

Ah! bon dieu ! quelle horreur ! Mais taiſez-vous donc, paix donc, paix donc, je vous en prie. (*A demi-voix à ſa fille.*) Comment, vous avez trop de fierté pour vous marier ; eſt-ce qu'une demoiſelle doit chanter de ces choſes-là ? qu'eſt-ce que c'eſt donc que cette chanſon-là ?

FLORE.

Mais, ma mère, c'eſt de la belle Arsène.

Mad. GUIBERT.

Votre belle Arsène était une bégueule, & j'eſpère bien que vous ne ſuivrez pas ſon exemple. Et puis, c'eſt antique.

FLORE.

Mais, ma mère, que voulez-vous donc que je chante ?

Mad. GUIBERT.

Mais, mademoiſelle, on chante du nouveau ; par exemple,

Oui, c'en eſt fait, je me marie.

ou bien,

Il faut des époux aſſortis ;

ou bien,

Ah ! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur.

DELILLE.

Ah ! oui, mademoiſelle, celle-là, elle eſt charmante, & beaucoup plus analogue à la ſituation.

FLORE, *touſſe & chante.*

Ah ! que les nœuds du mariage
A mes yeux offrent de douceur ;
L'amour eſt vif, il eſt volage ;
L'hymen ſeul fait le vrai bonheur.
Oui, la volupté la plus pure,
C'eſt l'union de deux époux ;
C'eſt dans l'hymen que la nature
Plaça ſes plaiſirs les plus doux.

Ah ! que les nœuds du mariage, &c.

DESROCHES.

Comme un ange, mademoiſelle, comme un ange.

Mad. GUIBERT.

Oui, comme un ange ; comme une ſotte. Elle chante ordinairement mille fois mieux ; & puis, elle ne ſait pas donner

ner d'expreſſion aux paroles : elles ſont ſi tendres !

FLORE.

Mais, ma mère, ce n'eſt pas ma faute ; il m'a pris une extinction de voix dans la roulade.

DESROCHES.

Ne la grondez pas ; on ne chante pas plus agréablement.

DELILLE.

Oh ! ſans doute. (*A part.*) Attends, je vais t'en dégoûter tout à fait. (*Haut.*) Mon ami, la voix de mademoiſelle doit te plaire, car elle te rappelle ſans doute, comme à moi, la voix d'une perſonne qui t'eſt bien chère ; ne trouves-tu pas ?

DESROCHES.

Et de qui donc ?

DELILLE.

Eh, mais vraiment, de ta femme.

DESROCHES.

De ma femme !

Mad. GUIBERT.

De ſa femme !

FLORE.

Ah ! mon Dieu ! de ſa femme !

DESROCHES, *à Delille.*

Qu'eſt-ce que tu dis donc ?

DELILLE.

(*Bas à Deſroches.*) Laiſſe-moi faire (*Haut.*) C'eſt le même timbre, le même éclat, la même étendue.

Mad. GUIBERT.

Comment, Monſieur, vous êtes marié ?

DESROCHES.

Qui, moi, madame ?

DELILLE.

Oui, madame, il eſt marié. (*Bas à Deſroches.*) Dis comme moi. (*Haut.*) Une femme charmante. (*A Deſroches.*) J'ai mes raiſons pour agir ainſi. (*Haut.*) Il y a ſix mois qu'il a épouſé une jeune veuve. (*A Deſroches.*) Tu vas voir. (*Haut.*) J'ai été un de ſes témoins.

Mad. GUIBERT.

En vérité, monſieur..... je vous en fais mon compliment, & je ſuis charmée que vous ayez fait un choix..... Laiſſez-nous, Mademoiſelle.

DELILLE, *bas à Deſroches.*

Sens-tu le motif des politeſſes. (*Haut.*) Eh quoi, nous priver ſitôt de la vue de votre aimable fille.

Mad. GUIBERT.

Je vous demande pardon, monſieur, mais elle a ſes occupations, ſes leçons.

FLORE, *à ſa mère.*

Mais, ma mère, l'autre n'eſt peut-être pas marié.

Mad GUIBERT.

Qu'eſt-ce que vous dites, impertinente ! Sortez, vous dis-je

FLORE.

Ma mère, faudra-t-il prévenir M. Splimann pour le concert

de demain ?

Mad. GUIBERT.

Un concert, y penſez-vous ? Eſt-ce la ſaiſon des concerts ; quand tout le monde eſt en vendange.

FLORE, *faiſant la révérence.*

Meſſieurs, j'ai bien l'honneur. . . .

Mad. GUIBERT.

C'eſt bon, c'eſt bon, laiſſez-nous (*Flore ſort.*)

SCENE X.

Mad. GUIBERT, DELILLE, DESROCHES.

DELILLE.

En vérité, on n'eſt pas plus jolie que votre demoiſelle.

Mad. GUIBERT.

Oh ! vous êtes trop bons, meſſieurs ! Qu'eſt ce qu'une petite provinciale auprès de vos dames de Paris ? Mais, mon dieu, je penſe à une choſe ; je vous ai propoſé indiſcretement un appartement chez moi, & je n'ai pas réfléchi que cet appartement eſt petit, incommode.

DELILLE.

Qu'eſt-ce que vous dites donc, madame ? Une vue ſur des jardins, ſur la rivière, une bibliothèque, des glaces, une armoire, une commode.

Mad. GUIBERT.

Oui ; mais une ſeule chambre avec un cabinet.

DELILLE.

Eh ! qu'importe, madame ; deux amis, nous y ſerons fort à notre aiſe : il n'y aurait que le cas où mon ami ferait venir ſa femme, comme il en avait le projet.

Mad. GUIBERT.

Alors, vous ſentez que malgré toute ma bonne volonté, je ne pourrais pas offrir à madame quelque choſe qui fût digne. . . .

DELILLE.

Oh ! cela s'entend à merveille.

SCENE XI.

Les précédens, DUBOIS, *chargé de malles & de valiſes.*

DUBOIS

N'eſt-ce pas ici que demeure madame Guibert ?

Mad. GUIBERT.

Oui, mon ami, c'eſt ici.

DUBOIS.

Ah ! meſſieurs, c'eſt vous ; voilà tous vos effets que j'apporte. Madame, voulez-vous bien m'indiquer l'appartement de ces meſſieurs ?

Mad. GUIBERT.

Tout à l'heure, mon ami ; François va vous conduire. . . . François. . . . Ah ! mon dieu, meſſieurs.

DESROCHES.

Eh ! mais qu'avez-vous donc, madame, vous paraiſſez fort intriguée.

Madame GUIBERT.

Et je ſuis en effet fort en peine : c'eſt François, mon domeſtique, qui, pendant que vous etiez à votre auberge, m'a appris que cet appartement était embarraſſé.

DELILLE.

De quoi donc, Madame ?

DUBOIS.

En attendant que vous ſoyez décidée, ma foi ; je vais me repoſer, moi. (*Il ſe débarraſſe des malles & s'aſſied deſſus.*)

Mad. GUIBERT.

Non, mon ami, ne quittez pas votre fardeau, parce que tout-à-l'heure il faudra probablement....

DESROCHES.

Enfin, madame...

Mad. GUIBERT.

Mais je vais mettre ordre à tout cela, & c'eſt vous qui l'occuperez.

SCENE XII.

Les précédens, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Me voilà, madame.

Mad. GUIBERT, *lui faiſant ſigne de dire que non.*

Eh bien ! l'appartement de ces meſſieurs eſt-il prêt ?

FRANÇOIS.

Pas encore, madame.

Madame GUIBERT, *faiſant toujours des ſignes à François.*

Pas encore ! concevez-vous un pareil obſtacle ? Le voiſin Giraud s'obſtine donc toujours à me laiſſer ſon dépôt de marchandiſes ?

FRANÇOIS.

Le voiſin Giraud ! ſon dépôt de marchandiſes !

Mad. GUIBERT.

Voilà comme on eſt dupe de ſa complaiſance ; me ſachant cet appartement vacant, il me l'avait emprunté, parce qu'il n'a pas de magaſin, & voilà que maintenant il lui faut quatre jours jours pour déménager. (*En continuant ſes ſignes à François.*) N'eſt-ce pas là ce que tu m'as dit ?

FRANÇOIS.

Oui, oui, madame, quatre jours, voilà ce que je vous ai dit. (*à part.*) Adieu mes profits.

Mad. GUIBERT.

Mais je n'entends pas cela ; c'eſt bien le moins qu'on ſoit le maître chez ſoi, & je vais....

DESROCHES.

Point du tout, madame, & nous ne ſouffrirons pas....

Mad. GUIBERT.

C'eſt que je ſerais déſeſpérée....

DELILLE.

Eh ! mon dieu, madame, il ne faut pas vous déſeſpérer pour ſi peu de choſe.

SCENE XIII.

Les précédens, Mad. SENNEVILLE.

Mad. SENNEVILLE.

Eh ! bonjour, ma chère madame Guibert ; il y a un siècle, en vérité, que je ne vous ai vue, ma toute belle.

DESROCHES.

C'eſt madame Senneville.

Madame SENNEVILLE.

Nos deux aimables voyageurs ici ! Je m'attendais à les trouver. Et votre charmante fille, où eſt-elle donc ? Que je l'embraſſe. On ſait déjà dans la ville que c'eſt chez vous que ces deux Meſſieurs logent. Ah çà, je viens vous engager à dîner pour demain, ſans préjudice de l'aſſemblée à laquelle je vous attends ce ſoir ; vous m'amènerez votre chère Flore ; vos deux charmants hôtes m'ont promis. Je ſais tout, vous les avez enlevés de vive force de leur auberge, pour ainſi dire. Je vous reconnais là. Vous pouſſez la courtoiſie & la politeſſe au dernier degré.

Mad. GUIBERT.

Ah ! vous êtes trop bonne ; mais je ſuis bien loin de mériter vos éloges.

Mad. SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là, bon dieu ! ma chère ?

DELILLE.

C'eſt que les moyens d'exécution ne répondent pas tout-à-fait aux bonnes intentions de Madame.

Mad. SENNEVILLE.

Comment donc ?

Mad. GUIBERT.

Je m'étais flattée en effet de pouvoir loger ces Meſſieurs.

Mad. SENNEVILLE.

Et vous ne le pouvez pas.

DELILLE.

Non, Madame, le voiſin Giraud, un dépôt de marchandiſes. . . .

Mad. GUIBERT.

Cela m'affl ge à un point que je ne puis exprimer.

DESROCHES.

Il ne faut pas du tout que cela vous affl ige, madame ; nous allons chercher une autre auberge.

DELILLE.

Oui. Dubois remporte ces malles. (*Dubois ſe leve & ſe met en devoir de remporter les malles.*

Mad. SENNEVILLE.

Du tout ; mon ami, arrêtez. Je ſuis perſuadée de la réalité de l'obſtacle qui empêche madame de vous loger.

Madame GUIBERT.

J'eſpère, madame, que perſonne ne s'aviſera de ſoupçonner qu'il ſoit ſuppoſé.

Mad. SENNEVILLE.

Perſonne, madame, & moi, moins que tout autre ; mai

permettez-moi de me féliciter de cet accident, il me donne l'occaſion de réparer un manque de civilité, dont mon oncle ne ceſſe de me faire la guerre depuis ce matin.

DELILLE.

Que voulez-vous dire ?

Mad. SENNEVILLE.

Que c'eſt chez moi, meſſieurs, qu'il faut accepter un logement.

DELILLE.

A merveille, on nous chaſſe d'un côté, on nous recueille de l'autre.

Mad. SENNEVILLE.

Oui, meſſieurs, chez moi, c'eſt mon oncle, Ambroiſe Senneville, le camarade, l'ami du vôtre qui ſe joint à moi pour vous en prier. Vous ne m'en voudrez pas, madame, de chercher à réparer ce que vous n'avez pu exécuter vous-même ?

Mad. GUIBERT.

Qui, moi ? vous en vouloir, madame, ce ſerait bien mal me connaître. (*A part.*) L'impertinente !

DESROCHES.

Mais, madame, je ne ſais ſi je dois accepter...

Mad. SENNEVILLE.

Je n'ai ni voiſins, ni dépôt de marchandiſes ; & je me fâcherais ſi vous héſitiez.

DELILLE.

Ah ! mon ami, qu'as-tu à refuſer aux ordres d'une jolie femme ?

Mad. SENNEVILLE.

Rien. Il eſt trop galant pour cela, n'eſt-il pas vrai ? (*A Dubois.*) Mon ami, portez toutes ces malles chez moi ; faites-vous indiquer ma demeure, elle eſt à deux pas ; ma femme de-chambre vous montrera l'appartement de vos maîtres.

Mad. GUIBERT.

Mon domeſtique va vous conduire, mon ami, ſi madame le permet.

Mad. SENNEVILLE.

Y conſentez-vous, madame ? vous êtes trop bonne.

DUBOIS, *reprenant les malles.*

Allons, voilà des malles qui ſe feront bien promenées dans la ville aujourd'hui. (*Il ſort.*)

SCENE XIV.

Les précédens, hors DUBOIS.

Mad. SENNEVILLE.

Eh bien ! monſieur, où en êtes-vous avec M. Vernon & ſa céleſte ſœur ?

DESROCHES.

Comment, madame, vous ſavez....

Mad. GUIBERT.

Quoi donc ?

Mad. SENNEVILLE.

Une aventure, une erreur aſſez plaiſante de Monſieur.

DESROCHES.

Et qui vous a appris ?...

Mad. SENNEVILLE.

Vingt perſonnes. M. Vernon l'a dit à ſon avocat, l'avocat au procureur, le procureur à l'huiſſier, l'huiſſier à ſon clerc qui l'a raconté à ma femme-de-chambre, dont il eſt amoureux.

DELILLE.

Tu vois, mon ami, comme on eſt sûr du ſecret dans une petite ville.

Mad. GUIBERT.

Ah ! mon Dieu, pourvu qu'ils n'aillent pas raconter ce qui s'eſt paſſé ici.

Mad. SENNEVILLE.

Que pourrait on dire, madame, qui ne fût à votre éloge ? & d'ailleurs, en perſonne prudente ne vous êtes-vous pas miſe depuis long-tems au-deſſus des propos des méchans ?

Mad. GUIBERT.

C'eſt une ſcience que d'autres connaiſſent beaucoup mieux que moi, madame.

Mad. SENNEVILLE.

C'eſt difficile, madame.

DESROCHES.

Eh ! de grace, meſdames....

Mad. SENNEVILLE.

Eh ! non, elle eſt toujours à me lancer des mots malins, mais nous nous piquons ainſi ſans nous brouiller. N'eſt-il pas vrai ?

Mad. GUIBERT.

Ah ! ſans doute. (*A Delille.*) Je ne peux pas ſentir cette femme là : elle vous affecte ſur tout le monde un air de ſupériorité qui eſt inſupportable.

Madame SENNEVILLE, *à Deſroches.*

La pauvre chère femme, comme elle s'enflamme !

SCENE XV.

Les précédens, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Madame, je viens de conduire à votre porte le valet de ces meſſieurs. Ne voilà-t-il pas mademoiſelle Lucile qui ne veut pas abſolument laiſſer entrer tous ces effets.

Mad. SENNEVILLE.

Que dites-vous donc là ? mais mademoiſelle Lucile eſt inimaginable.

DELILLE.

Vous verrez que nous n'allons pas encore nous fixer là.

Mad. SENNEVILLE.

Pardonnez-moi, meſſieurs, & je vais laver la tête à ma femme-de-chambre. Venez avec moi, donnez moi la main, Mr. Deſroches. Mille pardons, ma chère madame, de vous les enlever ſi promptement ; mais il le faut, vous le voyez. Vous ne tarderez pas à venir, ma chère. Je vous attends, ce ſoir, & demain, à dîner avec votre aimable fille. N'y manquez pas.

DESROCHES.

Croyez, madame, que nous partons pleins de reconnaissance des politesses dont vous nous avez comblés.

DELILLE.

Vous nous avez trop bien reçus pour que nous ne nous empressions pas de revenir vous voir.

Mad. GUIBERT.

Comment, messieurs ! mais je vous en prie, revenez me voir; vous serez toujours les biens-venus. (*Elle les reconduit jusqu'à la porte.*) François, quand ces gens-là reviendront, ne manquez pas de dire que je n'y suis pas.

FRANÇOIS.

Non, madame.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

Le Théâtre représente une place. Dans le fond, la maison de madame Senneville. Sur un côté, la maison de M. Riflard. Il fait nuit.

SCENE PREMIERE.

Madame SENNEVILLE, RIFLARD.

RIFLARD.

Comment, madame ! il y a une heure que je vous fais des signes, & vous avez l'air de ne pas m'entendre.

Madame SENNEVILLE.

Mais vous êtes d'une tyrannie; pouvais-je quitter mademoiselle Remival qui me racontait la maladie du petit Carlin que je lui ai donné. Que me voulez-vous, monsieur ? Pourquoi me faire quitter la société, le jeu ! Madame Guibert, mademoiselle Vernon vont s'égayer sur notre absence.

RIFLARD.

Savez-vous que je suis très-mécontent. Pourquoi loger chez vo ces deux Parisiens ?

Mad. SENNEVILLE

C'est pour ainsi dire à vous que je dois leur connaissance.

RIFLARD.

Je ne m'attendais pas que ce petit Desroches se permettrait d'aller sur les brisées d'un homme comme moi. Je m'attendais encore moins que madame Senneville, une femme que j'estime, que j'aime, que j'ai su distinguer, se permettrait d'écouter les propos & les fadeurs d'un étranger.

Mad. SENNEVILLE.

Moi ! où prenez-vous s'il vous plaît,... De quel droit me parlez-vous ainsi ?

RIFLARD.

Au point où nous en sommes, quand je n'attends que la fin des vendanges, quand j'ai l'aveu de votre oncle & le vôtre, il m'est bien permis, madame, de parler en mari. C'est en ami d'ailleurs que je parle. Vous vous perdez. Avez-vous remarqué

les chuchotteries, les ricanemens, les mots à double entente, les regards malins de toute la société? Quant à moi, j'ai le malheur d'être très-violent; je n'ai pas voulu causer du scandale, mais j'ai su ce que j'avais à faire, & M. Desroches aura de mes nouvelles dès ce soir.

Mad. SENNEVILLE.

Ah! mon Dieu! vous me faites trembler.

RIFLARD.

Ce n'est rien, madame, rien du tout, une petite précaution que j'ai prise; revenons à vous. Si vous avez le moindre soin de votre gloire, si vous tenez à un établissement qui nous convient à tous deux, il faut absolument que ces jeunes gens ne logent pas chez vous ce soir.

Mad. SENNEVILLE.

Qu'exigez-vous! mais mon oncle...

RIFLARD.

Votre oncle a eu beaucoup d'humeur en les voyant arriver: M. Vernon qui fait de lui ce qu'il veut, en se laissant gagner au piquet, lui a déjà parlé. Madame Guibert, que votre oncle a intérêt de ménager, puisqu'elle est sa cousine au sixième degré, lui a fait sentir toute l'horreur de la conduite de ce petit écervelé; son ami ne vaut pas mieux, c'est un fournois qui fait l'homme d'esprit, & je n'aime pas qu'on prenne ces airs-là avec moi.

Mad. SENNEVILLE.

Allons, vous êtes tous ligués contre lui. Ce pauvre jeune homme! mais vous voulez que je sois incivile, à la bonne heure; en vérité, cela ne me donne pas une bonne idée de votre caractère.

RIFLARD.

Ah! croyez, belle dame, que c'est l'intérêt que je vous porte, la raison... Vous ne me refuserez pas un sacrifice vraiment nécessaire, & sur tous les autres points, vous le savez, je me laisse mener comme un enfant, mais j'exige au nom du plus tendre amour... (*Il lui baise la main.*)

Mad. SENNEVILLE.

Prenez donc garde, voici M. Vernon.

SCENE II.

Les précédens, VERNON.

VERNON.

Ah! vous voilà, j'étais sûr de vous trouver ensemble. Ne craignez rien, mon intention n'est pas de vous causer la moindre peine. Soyons divisés, ennemis entre nous, c'est fort bien; mais unissons-nous contre les étrangers qui viennent se mêler à nos débats; enfin nous sommes chez nous & ce petit Monsieur..... Je viens vous avertir d'un petit incident qui se prépare, il n'y aura pas d'esclandre, toute la société est au fait; quand tout le monde sera retiré, votre oncle est absolument décidé à éconduire poliment ces deux voyageurs qui ne sont pas faits pour être admis dans une société délicate, véritablement.

Mad. SENNEVILLE.

Que vous ont-ils fait ces pauvres jeunes gens!

VERNON.

VERNON.

Comment, madame ? ils ſont admis, reçus, fêtés chez madame Guibert, qui eſt une perſonne fort ridicule, ſans doute; mais il ne s'agit pas de cela préſentement, & ils ſe permettent de ſe moquer d'elle; ils ſuppoſent je ne ſais quel mariage.

Mad. SENNEVILLE.

Convenez que ce prétendu mariage eſt fort gai, & que madame Guibert mérite bien....

RIFLARD.

Oui, c'eſt fort gai; mais voulez vous que je ſois leur jouet à mon tour ? Nous avons des mœurs dans notre ville, & nous devons être jaloux de conſerver notre réputation.

VERNON.

Et cet autre qui fait le railleur, n'y a-t-il pas dans l'auberge de la Poſte une belle dame qui ſe cache à tout le monde, & qui a des entretiens ſecrets avec lui ?

Mad. SENNEVILLE.

En vérité ?

VERNON.

Ah ! mon dieu, oui; cela ſe fait déja dans toute la ville. Fi donc ! deux libertins, deux mauvais ſujets; je ne parle pas de la conduite qu'ils ont tenue avec ma ſœur, avec moi.

Mad. SENNEVILLE.

Ah ! c'eſt une horreur ! mademoiſelle Vernon eſt une ſi bonne perſonne, & j'aimerais tant à la voir heureuſe.

VERNON.

Ma ſœur eſt une folle. Cependant pour cet article, ſoyez tranquille, je ne m'endors pas, je ſuis en règle, & dès ce ſoir....

RIFLARD.

Comment, madame, vous balancez ? décidez-vous; s'ils logent chez vous ce ſoir, ſongez y, vous ne me reverrez plus.

Mad. SENNEVILLE.

Petit deſpote, vous voulez que je vous le ſacrifie, je le vois; il faut donc abſolument que je prenne un parti.... Eh ! bien, cela me coûte, je voudrais en vain vous le diſſimuler....

RIFLARD.

Ah ! vous êtes ſi bonne !

VERNON.

Chut ! voilà l'ami qui s'avance.

SCENE III.

Les précédens, DELILLE.

DELILLE.

En vérité, madame, rien n'eſt aimable comme votre réunion. Je vous fais compliment, meſſieurs, ſur le bon ton qui règne dans votre ſociété; ce n'eſt que dans votre ville qu'on trouve cette aménité, ce bon accord, cette indulgence réciproque, et ſur-tout cette hoſpitalité tant vantée chez les Anciens.

VERNON.

Nous nous faiſons un devoir, monſieur, de bien accueillir les étrangers qui le méritent.

RIFLARD.

Oui, ſans doute; mais nous ſavons auſſi comment nous de-

vons nous conduire avec ceux qui ne viennent dans notre endroit que pour se moquer de nous.

DELILLE.

Et vous faites parfaitement bien. (*à part.*) Bon, il se machine encore quelque chose contre nous.

VERNON.

Mais il se fait tard, il est tems, je crois, de se retirer.

RIFLARD.

Ah! voilà le reste de la société qui sort de chez Madame.

SCENE IV.

DELILLE, DESROCHES, Mad. SENNEVILLE, Madame GUIBERT, Mademois. VERNON, VERNON, FRANÇOIS. *Une servante portant un fallot.*

Mad. GUIBERT, *arrivant la premiere, précédée de François, qui porte un fallot.*

Je vous assure, mademoiselle, que je vous avais donné deux fiches, je m'en souviens parfaitement.

Mademoiselle VERNON.

Je puis vous certifier, madame, que c'est vous qui avez oublié de me les donner: le coup était assez important, il y avait long tems que je l'attendais, & j'étais si contente quand je l'apperçus; je ne craignais pas qu'on me l'enlevât, j'étais tout en cœur.

VERNON.

Encore quelqu'extravagance! de qui parlez-vous là, s'il vous plaît?

Mademoiselle VERNON.

De Quinola, mon frère.

VERNON.

Ah!

Mad. SENNEVILLE.

Eh! quoi, mesdames, vous vous retirez sitôt?

Mad. GUIBERT.

Sitôt! il est huit heures & demie tout-à-l'heure.

Mad. SENNEVILLE.

Je ne veux pas être importune. Vous me permettrez de retourner auprès de mon oncle.

RIFLARD, *à Mad. Senneville.*

Adieu, belle dame, croyez certainement....

Mad. SENNEVILLE.

(*Bas, à Vernon.*) Prenez garde, on nous épie. (*haut.*) Votre très-humble servante, mesdames; à demain à trois heures précises, je vous en prie. (*Elle rentre chez elle.*)

DESROCHES, *à Mad. Guibert.*

Voudriez-vous accepter mon bras jusques chez-vous, madame?

Mad. GUIBERT.

Je vous rends grace, monsieur, nous demeurons à deux pas, & je n'ai besoin du bras de personne. Passez devant nous, François, & vous, mademoiselle, prenez garde à la manière dont vous marchez, je vous en prie.

FLORE.

Oui, ma mère.

Mad. GUIBERT.

Votre très-humble servante, mademoiselle Vernon, soyez certaine que je vous ai donné vos deux fiches.

VERNON.

Puiſque madame vous le dit, il faut bien que cela ſoit.

Mademoiſelle VERNON.

En vérité, on n'a pas plus de guignon que moi ; encore cinquante fiches que je perds, ſans compter les cartes que l'on paie fort cher, par parenthèſe, chez madame Senneville.

VERNON.

Et pourquoi joues-tu !

Mad. GUIBERT.

Adieu, meſſieurs ; je ſuis enchantée que vous ſoyez auſſi bien dédommagés, & qu'aucun obſtacle n'empêche madame Senneville de vous donner l'aſyle & les ſoins que j'ai été forcée de vous refuſer.

VERNON.

Adieu, meſſieurs, vous voilà logés irrévocablement.

RIFLARD.

Bonſoir, meſſieurs, nous nous reverrons.

SCENE V.

DESROCHES, DELILLE.

DESROCHES.

Ils ont l'air de ſe moquer de moi.

DELILLE.

Eh ! bien, monſieur Vernon te déteſte, madame Guibert te raille, monſieur Riflard te menace ; comment te trouves-tu du ſéjour de cette ville ?

DESROCHES.

Aſſez mal juſqu'ici : il a fallu m'ennuyer toute la ſoirée à écouter tous les vieux contes de l'oncle de madame Senneville ; après trois mortelles parties de trictrac, trois vieilles femmes s'emparent de moi pour me faire faire un éternel reverſis, & pour m'achever, voilà qu'on me fait jouer à de petits jeux avec un troupeau d'enfans.

DELILLE.

Et as-tu remarqué comme on ſe parlait bas, comme on nous regardait ?

DESROCHES.

Mais en effet, nous avions l'air de deux perſonnages extraordinaires.

DELILLE.

Mais c'eſt égal, c'eſt une ville fort agréable, l'air y eſt bon, les promenades y ſont délicieuſes & le ſang y eſt ſuperbe.

DESROCHES.

Et bien, moque-toi de moi tant que tu voudras, je ne ſuis pas fâché de m'y être arrêté. Oui, malgré mademoiſelle Vernon, mademoiſelle Guibert, il ſuffit que madame Senneville habite ce pays, & que nous logions chez elle... Nous nous ſommes promenés dans le jardin avant la nuit.

DELILLE.

Aſſez tard même, il a fallu vous appeller.

DESROCHES.

C'eſt elle qui en regagnant la maiſon m'a recommandé de faire la partie de ſon oncle.

DELILLE.

Preuve que tu es aimé de la nièce.

DESROCHES.

Et tu conviendras qu'elle eſt bien faite pour me dédommager de tout l'ennui....

DELILLE.

Et tous tes rivaux, Riflard, Vernon ?

DESROCHES.

Elle n'a jamais penſé à Riflard, à Vernon, à perſonne, elle me l'a juré.

DELILLE.

Oh ! dès qu'elle te l'a juré..., je n'en crois pas un mot.

DESROCHES.

Ah ! te voilà toujours cherchant à me contrarier.

DELILLE.

Allons, ne te fâche pas ; dès que tu le veux, l'oncle eſt fort amuſant, la nièce fort vertueuſe.

DESROCHES.

Il n'eſt pas queſtion de vertu.

DELILLE.

Ne perds pas un tems précieux.

DESROCHES.

Ne rentres-tu pas avec moi ?

DELILLE.

Non ; on ne ſoupe pas encore, je vais profiter du moment pour une courſe, une viſite que j'ai à faire.

DESROCHES.

A cette heure, dans une ville que tu ne connais pas ? Il faut donc que ta conquête t'occupe beaucoup.... Au ſurplus, entiere liberté, je rentre. Bonne chance dans vos amours, M. Delille.

DELILLE.

Bonne chance dans les vôtres, monſieur Deſroches.

SCENE VI.

Les précédens, DUBOIS, *chargé de toutes les malles.*

DESROCHES.

Eh bien ! où vas-tu donc avec toutes ces malles, que ſignifie cet équipage ?

DUBOIS.

Cela ſignifie, monſieur, qu'il faut encore que nous déménagions.

DELILLE.

Bon ! je m'en doutais.

DESROCHES.

Comment, que veux-tu dire ?

DUBOIS.

La femme-de-chambre vient de me charger poliment de tout notre bagage, & voilà un billet de madame Senneville qui vous expliquera. ..

DESROCHES.

Un billet ! liſons : *(il lit.)* « Il eût été bien doux pour mon » oncle & pour moi, Monſieur, de pouvoir vous rendre l'accueil » favorable que vos parens m'ont fait à Paris ; mais cela me » devient abſolument impoſſible. Le ſoin de ma réputation ne » me permet pas de vous garder plus long-tems dans ma mai- » ſon ; agréez, je vous prie, mes excuſes & mes regrets »..... Le ſoin de ſa réputation.... en voici bien d'un autre.

DUBOIS.

Ce n'eſt pas tout, monſieur, voici une lettre qu'un homme d'aſſez mauvaiſe tournure m'a remiſe pour vous.

DESROCHES.

Pour moi ! de quelle part ?

DELILLE.

Voyons, lis.

DESROCHES.

« J'ai cru remarquer que vous regardiez tendrement madame » Senneville : j'ai déjà donné quelques leçons aux jeunes étran- » gers qui se permettaient, en passant dans notre ville, d'aller » sur mes brisées, & l'intérêt que vous m'avez inspiré ne me » permet pas de retarder plus long-tems celle dont vous avez » besoin. Je vous attends demain au lever du soleil, derrière le » Petit Rempart ; j'ai mon épée & mes pistolets. J'espère que » vous me ferez l'honneur de venir m'y trouver. François » RIFLARD. » — L'impertinent ! j'irai certainement, & c'est moi qui lui donnerai, j'espère, une leçon dont il se souviendra. Mais tu conviendras qu'il est bien désagréable d'aller se couper la gorge pour une femme qui me chasse de chez elle.

(*Dubois tire un autre papier de sa poche & le présente à Desroches.*)

DELILLE.

Encore ! & d'où vient celui-là ?

DUBOIS.

C'est un homme noir qui l'a apporté.

DESROCHES.

Voyons : « L'an neuf de la République française, le, &c. » J'ai, Christophe-Hyacinthe de Bon-Aloi, huissier, soussigné, » à la requête de demoiselle Augustine-Catherine, dite Nina » Vernon, fille majeure & nubile.

DELILLE.

C'est la sommation de M. Vernon.

DESROCHES.

Mais c'est un enfer que cette petite ville.

DELILLE.

C'est l'asyle du bonheur & de la vertu.

DESROCHES.

Tu n'as plus rien à me remettre.

DUBOIS.

Je crois qu'en voilà bien assez comme cela.

DESROCHES.

Fort bien ; nous voilà dans la rue à présent.

DELILLE.

Pourquoi as-tu quitté Paris ?

DESROCHES.

Ah ! madame Belmont ! Pourquoi m'avez-vous trahi ? (*Il s'assied sur un banc de pierre, & paraît plongé dans la mélancolie.*)

DELILLE.

A merveille ! il est à nous.

DUBOIS.

Monsieur, voilà Champagne, le valet de votre cousine.

DELILLE.

Occupe Desroches de ton mieux pour me laisser causer avec

lui. (*Dubois s'approche de Desroches & l'empêche de voir Champagne.*)

SCENE VII.

Les précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Delille.*

Madame se désole. Elle sait toutes les aventures de M. Desroches. Elle veut partir cette nuit même ; j'ai eu toutes les peines du monde à la décider à vous faire ses adieux. Hâtez-vous de la joindre.

DELILLE.

Non.... L'idée est excellente.... Profitons de la circonstance. Tâche d'amener madame Belmont de ce côté.

CHAMPAGNE.

C'est difficile ; mais j'y vais. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

Les précédens, hors CHAMPAGNE.

DESROCHES.

Et pour comble de disgraces, je ne peux pas partir, il faut que je me trouve au rendez-vous de M. Riflard. Eh bien ! que fais-tu là ? Va nous chercher une auberge.

DUBOIS.

Eh bien, monsieur, j'y vais. (*Il sort.*)

DESROCHES.

Demain matin je cours donner une leçon d'armes à Riflard, une leçon de procédés à Vernon, & j'échappe aux bavards, aux plaideurs, aux agnès, aux coquettes, au diable qui me poursuit dans ce maudit pays, en partant à l'instant pour Paris.

DELILLE.

Demain matin je te sers de témoin & je te souhaite un bon voyage.

DESROCHES.

Comment, bon voyage, ne pars-tu pas avec moi ?

DELILLE.

J'aime cette ville & j'y reste.

DESROCHES.

Tu m'en disais tant de mal & tu restes !

DELILLE.

Tu m'en disais tant de bien & tu pars !

DESROCHES.

Mais qui peut te retenir ?

DELILLE.

Ne puis-je changer de façon de penser comme toi ?

DESROCHES.

Serait-ce par aventure cette belle mystérieuse ?

DELILLE.

Peut-être.

DESROCHES.

Ah ! mon ami ! elle te trompe.

DELILLE.

Elle n'est pas de ce pays.

DESROCHES.

Eh ! qu'importe. Par-tout les femmes sont les mêmes.

DELILLE.

Crois qu'il en eſt plus d'une...

DESROCHES.

Ah ! oui. Jugez en par mes aventures. J'ai penſé comme toi ; madame Belmont m'a trop déſabuſé ; ah ! c'eſt celle-là dont la perfidie m'eſt la plus douloureuſe.

SCENE IX.

Les précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE, *à Delille.*

La voilà, Monſieur.

DELILLE.

Je ſuis à toi dans l'inſtant. Mon cher Deſroches, je cours à mon rendez-vous. Dans tous les cas, dis à Dubois de m'attendre à cette place. (*Delille s'éloigne.*)

DESROCHES.

Ne tarde pas, je t'en prie. Il eſt bien heureux ; cette femme myſtérieuſe a vraiment une jolie tournure, & qui me rappelle...

SCENE X.

Les précédens, Mad. BELMONT.

DESROCHES.

Mais il me ſemble entrevoir une femme dans l'obſcurité.

Mad. BELMONT, *à Deſroches.*

Eſt ce vous, Delille !

DESROCHES.

On appelle Delille, ſerait-ce par aventure cette belle voilée ? Ah ! voyons.

Mad. BELMONT.

Penſez-vous encore excuſer votre indigne ami. Des Roches.

Ciel ! Quelle voix !

Mad. BELMONT.

J'ai eu la faibleſſe de ſuivre vos conſeils, de marcher ſur vos traces, pourquoi ? pour être témoin de toutes ſes inconſéquences.

DESROCHES, *à part.*

Madame Belmont qui m'a ſuivi ! qui m'aime encore ! Ah ; malheureux, qu'ai-je fait !

Mad. BELMONT.

Et que me reproche-t-il ! Je vous ai dit comment il avait été trompé par les apparences. Vous ſavez que ce jeune officier, cet inconnu qui lui a cauſé tant d'ombrage, était mon frère, arrivé la veille de l'armée.

DESROCHES.

Votre frère, qu'entends-je !

Mad. BELMONT.

Que vois-je ? Deſroches.

DELILLE, *s'avançant.*

Lui-même, madame, qui reconnaît ſes torts. Le voilà entièrement corrigé. Pardonnez-lui & partons.

DESROCHES.

Mais mon rendez-vous avec Riſlard.

DELILLE.

Eh bien, c'eſt une affaire qu'il faut terminer tout de ſuite. (*Il*

frappe à la porte de Riſtard.) M. Riflard, M. Riflard, un mot s'il vous plaît, de grâce. Il ne peut pas être encore couché.

Mad. BELMONT.

Qu'allez-vous faire ? Je tremble.

SCENE XI.

Les précédens, RIFLARD *à ſa fenêtre.*

RIFLARD.

Qui frappe ? Ah ! ah ! Meſſieurs, c'eſt vous ?

DELILLE.

Allons, monſieur Riflard, vous voulez vous battre avec Deſroches, deſcendez, il vous attend.

RIFLARD.

Qu'eſt-ce que vous dites donc ! Je ne me bats jamais au ſoleil couché, on riſque de s'eſtropier. Liſez le cartel, c'eſt pour demain.

DELILLE.

Cela ne ſe peut pas, Monſieur retourne à Paris pour épouſer Madame. Les chevaux ſont mis, nous partons.

RIFLARD.

Vous partez, il épouſe Madame; il y a un moyen de s'arranger. Je deſcends.

DELILLE.

J'en étais sûr.

SCENE XII.

Les précédens, DUBOIS.

Monſieur, il faut abſolument que nous couchions à la belle étoile. Pas un coin dans une auberge, c'eſt demain le premier jour de la foire.

DELILLE.

A merveille, nous en partirons plutôt.

SCENE XIII.

Les précédens, RIFLARD *en robe de chambre.*

RIFLARD.

Permettez, vous vous mariez, vous partez; je n'en veux qu'aux célibataires, je reſpecte les maris, & je vous fais mon ſincère compliment.

DELILLE.

Monſieur Riflard, vous êtes la première perſonne de cette ville à qui nous ayons parlé, ſoyez la dernière, & chargez-vous de nos adieux pour tout le monde. Soyez heureux avec madame Senneville; dites à madame Guibert que ſa fille a trop de talent pour ne pas trouver bientôt un mari. Conſeillez à mademoiſelle Vernon de ſe faire dévote ou bel eſprit, & conſervez toujours cette urbanité, cet eſprit ſociable & galant qui diſtingue votre endroit.

SCENE XV & dernière,

RIFLARD *ſeul.*

Votre très-humble ſerviteur. Je m'en ſuis galamment tiré. Nous nous ſommes tous bien conduits, & voilà deux Pariſiens qui emportent une bonne idée de notre petite ville.

FIN.